

It is impossible to enumerate all the essays published to commemorate the 10th anniversary of the death of Rev. Bp M. Klepacz (1893-1967) the eminent Polish intellectual and philosopher. Biblical scholars will read with interest at least one of the 53 contributions. I have in mind the short history of Catholic Biblical research in Poland during the period 1900-1945, by Lech R. Stachowiak (Katolicka biblistyka polska w latach 1900-1945, pp. 551-567). He starts with a general picture of Polish Biblical studies in the XIX century, then describes our research before the resurrection of Poland in 1918 and later our achievements between the First and Second World Wars. He refers to the activity of university departments in Warsaw, Cracow, Lwów and Wilno as well as at the Catholic University in Lublin. He discusses the role of Biblical studies in seminaries and theological institutions, describing meetings and editorial work. It appears that our Biblical studies developed rapidly and could have contributed even more, if there had been facilities. All scholarly work was stopped during the war. Many specialists were exterminated by the Nazis.

Knowing previous historical works by L. R. Stachowiak, we impatiently await the possible continuation of the history of Polish Biblical studies. I should like to suggest translating the studies of L. R. Stachowiak, as well as that of W. Smereka (concerning the medieval and Renaissance history of Polish Biblical research and translations). It would be useful to prepare a compact history of Polish Biblical research from the Middle Ages till to-day for western Biblical circles.

\*

Józef Flawiusz, Dawne Dzieje Izraela "Antiquitates Judaicae". Pierwszy przekład polski z języka greckiego pod redakcją ks. Eugeniusza Dąbrowskiego, Poznań-Warszawa-Lublin 1979, 2nd ed., Księgarnia św. Wojciecha, big 8°, pp. 1067, 7 pls, 2 genealogical charts. Price: 340 zł.

This is the second, supplemented edition of the 1st Polish translation of the "Antiquitates Judaicae" by Josephus Flavius. This translation was inspired and originally edited by the late Rev. Prof. Eugeniusz Dąbrowski, professor of the New Testament at the Catholic University in Lublin, in 1964. The reviewed volume contains not only the excellent translation of the Greek text of the "Antiquitates Judaicae" by Zygmunt Kubiak and Jan Radożycki, but also a very interesting introductory chapter by E. Dąbrowski and Witold Malej. E. Dąbrowski describes the life and writing of Josephus Flavius as well as the codexes, editions and translations of the "Antiquitates Judaicae". At the end of the translation we can find important appendixes, also by E. Dąbrowski, concerning the Testimonium Flavianum (Ant. 18, 3, 3), the activity of John the Baptist (Ant. 18, 5, 2) and about the death of the Apostle Jacob (Ant. 20, 9, 1). Numerous annexes complete the book. First we have an annotated

list of ancient authors quoted in the "Antiquitates Judaicae" prepared by J. Radożycki, next an extensive bibliography compiled by E. Dąbrowski not only concerning Josephus Flavius in general, but above all the "Antiquitates Judaicae". The tables of the Biblical calendar, Biblical measures, weights and coins are taken from the Jerusalem Bible. Also very useful are the detailed index of names, as well as geographical and subject indexes composed by J. Radożycki.

J. Radożycki supplemented the 2nd edition with a summary of recent discussions about the Testimonium Flavianum (Uzupełnienie do "Testimonium Flavianum", pp. 1059-1061), which started after the publication of the book by S. Pines, An Arabic version of the "Testimonium Flavianum" and its implication, Jerusalem 1971. Additional bibliography concerning Testimonium Flavianum after 1961 offers 18 items (pp. 1061 f.). It is however strange that he does not quote E. Dąbrowski's article about discussions concerning the "Testimonium Flavianum" in the 60-ties. The article appeared in his last book, "Konfrontacje" (Confrontations), Poznań 1970, pp. 202-216: Współczesna krytyka historyczna o "Testimonium Flavianum" [Recent historical criticism of "Testimonium Flavianum"]. I also think that a full list of the recent Polish publications on the subject would be useful. I should like to mention at least the articles by E. M. Starowieyski (Testimonium Flavianum in: Tygodnik Powszechny nr 6 (1307), 1974 (and E. Szewc Co należy sądzić o "Testimonium Flavianum"?, Wiadomości Diecezjalne Łódzkie 50, 1976, No 1-2, pp. 10-25). Incidentally I should like to mention also one Russian article by Prof. J. D. Amusin on the subject: Ob odnoy zabytoj publikacii Tartuskogo professora Aleksandra Vasil'eva, [in:] Trudy po znakovym sistemam, vol. 7, Tartu 1975, pp. 296-301.

Additional bibliography concerning the "Antiquitates Judaicae" is very extensive (67 items for the period 1961-1977 on pp. 1062-1064) but the most recent and very important "Harvard Dissertation in Religion, No 7": W. H. Attridge, The Interpretation of Biblical History in the Antiquitates Judaicae of Flavius Josephus, Missoula, Montana 1976, escapes the attention of J. Radożycki.

In sum: it is a good reprint, but it could be better if the editor of the 2nd edition had cooperated with a Biblical scholar and historian.

Zdzisław Kapera

Krystyna Łyczkowska, Pozycja społeczna kobiety w okresie staroasyryjskim na podstawie dokumentów z Kaneš w Azji Mniejszej ("Dissertationes Universitatis Varsoviensis", 162), Warszawa 1979, Wydawnictwa Uniwersytetu Warszawskiego, 8°, 163 pp. Prix: zł 14.

Cette thèse d'agrégation, dont le prof. R. Radoszek a assumé la supervision, a pour sujet la position sociale de la femme à l'époque paléo-assyrienne d'après les documents de Kanish; en Asie Mineure. La préface (pp. 11-13) et l'introduction (pp. 15-26) présentent l'objet spécifique de l'étude et offrent une esquisse du contexte historique et socio-économique. Le chapitre I (pp. 27-47) décrit les sources, dont l'abondance et la nature parfois disparate imposaient une sélection. Le choix est tombé sur les archives de Pūšu-kēn auxquelles appartient la moitié de la correspondance féminine paléo-assyrienne. Le chapitre II (pp. 48-66) expose la situation de la femme à l'époque concernée d'après les documents de la pratique du droit, dont la plupart ne proviennent cependant pas des archives de Pūšu-kēn. Aussi ce chapitre s'appuie-t-il également d'autres documents de Kanish et montre ainsi qu'il est extrêmement difficile de s'en tenir à un groupe déterminé de textes. Le chapitre III (pp. 67-76) décrit le rôle de la femme au sein de la famille et le chapitre IV (pp. 77-112) présente ses diverses occupations et activités professionnelles. En raison de l'origine de la documentation, c'est surtout la participation de la femme aux entreprises commerciales qui y est mise en relief. Son rôle dans le culte n'est cependant pas négligé. Les résultats de l'enquête sont résumés dans un sommaire tenant lieu de conclusion (pp. 113-116). L'auteur offre en annexe la transcription de 44 documents (pp. 119-158) et complète le volume par un index des textes cités (pp. 159-162).

Cette monographie possède les qualités et les défauts d'une thèse. De cette origine, l'ouvrage garde ce caractère succinct qui en fait l'utilité pour ceux qui désirent avoir une synthèse sur le sujet, mais aussi quelques limites pour ceux qui demanderaient plus d'explications dans l'analyse et la traduction de textes parfois célèbres et complexes.

Bien peu d'assyriologues, nous en sommes convaincu, suivront l'auteur dans l'interprétation des lignes 7-11 du fameux contrat de mariage ICK 1, 3 (p. 52): "Si elle ne lui procure pas de descendance en déans deux ans, tu vendras cette servante (amtum)". En réalité, le sujet de la protase n'est pas l'hiérodoule que le mari est autorisé à épouser à Aššur (lignes 6-7), mais son épouse cappadocienne elle-même, qui est également le sujet du verbe ta-ša-a-am-ma de l'apodose (ligne 11). Ce verbe (ša-mum) ne signifie du reste pas en akkadien "mettre en vente", comme l'arabe sāma, mais bien "acheter". En outre, le mot šī-it-ma (et nom šī-it-a) de la ligne 10 est le nominatif du pronom personnel "elle-même": il désigne l'épouse et constitue le sujet grammatical du verbe tašām. La phrase en question doit se traduire par conséquent: "Si elle (l'épouse) ne lui procure pas de descendance en déans deux ans, elle achètera elle-même une servante". Les cas envisagés est similaire à celui du Livre de la Genèse 30, 1-8 et demande un commentaire bien différent de celui de l'auteur.

Le même document sert plus loin (pp. 53-54) à prouver que les deux parties pouvaient demander le divorce moyennant un

dédommagement incombant à la partie demanderesse. Le commentaire se limite ici à moins de deux lignes et l'auteur ne cite même pas les textes parallèles paléo-assyriens qui témoignent de la même pratique. Rappelons qu'il s'agit du texte CCT V, 16a, étudié par P. Garelli (JSS 3, 1958, pp. 300-301) et K. Del-ler (Orientalia, n. s. 27, 1958, pp. 62-63), et du texte I 490 donné en transcription par J. Lewy dans HUCA 27, 1956, pp. 6-8. Ces contrats de mariage ont été étudiés aussi par A. J. Skaisi, Studies in Ancient Mesopotamian Family Law pertaining to Marriage and Divorce, Diss. Univ. of Pennsylvania, 1963, pp. 70-84. L'auteur ne semble pas avoir eu connaissance de cette dissertation qui touche pourtant de près aux problèmes traités dans les chapitres II et III.

Un autre contrat de mariage présenté dans l'ouvrage (pp. 52-53) est le texte EL 1, dans lequel l'épouse est qualifiée de subartum. L'auteur ne traduit pas ce terme, mais l'oppose à amtum et déduit de son emploi que le mariage a probablement été conclu entre Assyriens. Ce raisonnement manque pour le moins de clarté et l'auteur n'explique pas l'acception du mot subartum dans ce contexte. S'agirait-il d'une fillette en bas âge, par analogie avec l'emploi du masculin šuharu dans d'autres documents de Kanish (EL 4, 3.8; 8, 13; 151, 4; cf. pp. 55-56), ou plutôt d'une "jeune servante" comme dans EL 6, 7, où nous voyons l'épouse donner une subartum à son mari? Le lecteur eût aimé que l'auteur fasse preuve, dans des cas pareils, d'une sensibilité plus aigüe aux nuances et difficultés des textes.

De tels exemples, dont nous garderons de multiplier le nombre, semblent montrer que la monographie ne fait parfois qu'effleurer les problèmes, sans les circonscrire et les aborder de front. En d'autres mots, on eût préféré que le raffinement des analyses y fût poussé plus loin et que le travail fût basé sur une documentation plus large et mieux maîtrisée. Il faut donc souhaiter que l'auteur approfondisse un jour son étude et la fasse alors paraître dans langue accessible à un plus grand nombre d'assyriologues.

Edward Lipiński

Maciej Popko, Kultobjekte in den hethitischen Religion (nach keilschriftlichen Quellen), Warszawa 1978, Wydawnictwa Uniwersytetu Warszawskiego, 8<sup>o</sup>, 149 p. [= Dissertationes Universitatis Varsoviensis, 161].

L'étude de M. Popko consacrée aux objets culturels hittites d'après les renseignements fournis par la documentation cunéiforme vient à son heure et se révèle d'une utilité indiscutable aussi bien pour le hittitologue que pour l'archéologue ou l'historien des religions. En se basant sur les textes de descriptions de fêtes ainsi que sur les autres textes à contenu religieux,



l'auteur procède à l'analyse de quelque quatre-vingts objets cultuels; la nature et le rôle de chacun de ceux-ci sont définis et illustrés par de nombreux passages judicieusement choisis, classés chronologiquement et replacés dans leur contexte. La méthode de travail s'avère irréprochable; les notes prouvent la solidité de la documentation.

Un premier chapitre (p. 14-28) est consacré à l'énumération de lieux et objets cultuels importants tels que le foyer, le trône, la fenêtre, le verrou, la toison, le socle-autel, le hurlali, un terme pour lequel il convient de se référer maintenant à l'étude de G. Jucquois et R. Lebrun. in *Hethitisch und Indo-germanisch* ed. E. Neu und W. Meid, Innsbruck, 1979, p. 106 sqq. et qui correspond au sens de: "réceptacle à décoction". L'auteur relève le caractère divinisé de ces objets qui, dans les rituels, forment un groupe particulier et sont l'objet d'offrandes. Mentionnons au passage la citation de KUB X 11 IV 7-14 où il est question du culte rendu aux statues des rois défunts.

Le deuxième chapitre (p. 29 sqq.) est consacré à un aperçu systématique des différents objets cultuels. Un premier paragraphe traite du temple et des autres chambres cultuelles; parmi celles-ci relevons le tunnakeššar ou "naos", lieu de séjour du dieu, le locus sanctissimus du temple. Remarquons toutefois que M. Popko aurait pu utilement donner le nom hittite du temple: ēkarimmi. Avec bonheur, l'auteur a signalé l'existence de modèles de temples en argile figurant parmi les objets cultuels dès l'ancien royaume, notamment le modèle trouvé à Inandik (cf. p. 36 et note 8). Notre attention doit aussi être retenue par l'étude de la pièce dénommée dahanga au sujet de laquelle M. Popko effectue une bonne mise au point après celle donnée par V. Haas dans *Kult von Nerik*, p. 90, 168 sq. Les notes consacrées au hešti doivent désormais être complétées par l'étude de V. Haas et M. Wälfert, *Bemerkungen zu hešti/a*, UF 8 (1976), p. 65-100. Nous aurions aussi aimé voir quelques lignes consacrées au hila: "cour ou sanctuaire et son péribole" et au génie de celui-ci ḫilašši (palais ḫilanzipa). Un deuxième paragraphe se réfère aux éléments fixes de l'installation d'une chambre cultuelle. Pour ce qui concerne kurakki, nous serions plus affirmatif dans la traduction "pilier". L'analyse de la fenêtre se révèle particulièrement fouillée. En ce qui concerne le foyer (hitt. hašša), M. Popko souligne notamment que celui-ci constitue un lieu de contact avec les divinités infernales; à la suite de H. Otten, il reconnaît dans ḫuzanišu le nom hittite du foyer divinisé. Le trône était aussi un des principaux objets cultuels; l'auteur nous en donne une analyse intéressante; toutefois à propos du trône divinisé et du passage qui dans le texte d'Anitta y fait allusion, il faut maintenant observer que F. Starke dans son article de la ZA 69 I (1979), p. 56 sqq. propose l'équation ḫuša-miš = ḫalmašuit. A propos de l'autel = hitt. ištanana une note concernant les autels d'Emirgazi conservés au Musée d'Istanbul aurait avantageusement complété

l'étude (cf. le récent travail à ce sujet d'E. Masson, *Journal des savants*, janvier-mars 1979). D'autre part, lorsque, par exemple, à la p. 69 l'auteur mentionne le rite de la sanctification de l'autel (KBo XI 26 I 5), il y a lieu de toujours traduire šup-piyahh par "sanctifier" plutôt que par "purifier" qui se rend par parkunu; cette traduction plus correcte à notre avis est à généraliser dans tout le travail de même que l'adjectif šuppi se traduit par "sacré, tabou" et parkui par "propre". La propriété est, en effet, la médiatrice par excellence de la sacralité, cf. R. Lebrun, *Les Hittites et le sacré*, in *L'expression du sacré dans les grandes religions*, 1 Proche-Orient ancien et traditions bibliques, Homo Religiosus I, Louvain-la-Neuve, 1978, p. 155-160. Le troisième paragraphe est réservé aux objets cultuels mobiles, portatifs tels le gišBANSUR: "table d'offrandes", le nathi: "lit", divers instruments de musique et essentiellement le BIBRU (hitt. hal(u)wani): "rhyton". Plus particulièrement, M. Popko s'est livré à un relevé des différents types canoniques de rhytons et a eu raison de mettre en évidence le fait que les rhytons étaient considérés comme l'âme des dieux; l'on rapprochera ainsi son analyse de ce fait de celle que nous avons donnée dans l'article *Les Hittites et le sacré*, p. 187. Il y aurait lieu d'examiner par ailleurs si une telle conception n'existait pas aussi à Ugarit. Le quatrième paragraphe mentionne les principaux attributs divins qui faisaient réellement partie intégrante de la personnalité du dieu; nul ne s'étonnera donc de voir ces objets divinisés. L'analyse de la toison (hitt. kurša) mérite d'être signalée en raison de l'excellent état de la question qu'elle présente. L'auteur insiste avec raison sur le fait que la toison est avant tout liée à la personne d'un ḫKAL et que l'expression kurša SA ḫKAL fait référence au dieu protecteur lui-même. La toison fait l'objet d'un culte important et de manipulations diverses au cours des fêtes. Un véritable historique du culte de la toison nous est aussi présenté. Les cinquième et sixième paragraphes sont consacrés à des représentations divines impersonnelles comme les disques solaires (hitt. šittar), les stèles (ḫa4 huwaši) ou substituts locaux des montagnes, et d'autre part à des objets cultuels non encore évoqués tels le hubrušhi: "ferrine", le hurlali: "réceptacle à décoction", ou la "charrue" qui servait aussi de symbole divin en Mésopotamie.

Dans sa conclusion, M. Popko fait judicieusement observer que dans les textes hittites de l'ancien royaume quelques objets seulement faisaient l'objet d'un culte: le foyer, le trône, la fenêtre, le verrou, la toison, le disque solaire, la stèle et, semble-t-il, le hurlali et le socle-autel. Ces objets étaient donc de haute sacralité et virtuellement partie intégrante de l'être divin auquel ils étaient liés. Par contre, dans les textes impériaux, le nombre d'objets divinisés tend à s'accroître de manière appréciable; l'influence haurrite paraît avoir joué ici un rôle déterminant.

On saura gré à M. Popko d'avoir élargi ses réflexions aux civilisations voisines du monde hittite et nous pensons que les

investigations encore plus poussées dans cette voie de recherche se révéleraient fort utiles. C'est avec plaisir que nous attendons une prochaine étude de la même veine de M. Popko.

R. Lebrun

Victor Harold Matthews, Pastoral Nomadism in the Mari Kingdom (ca. 1830-1760 B. C.) [= American Schools of Oriental Research Dissertation Series, No. 3]. Cambridge, MA 1978, American Schools of Oriental Research, pp. XIII + 213 + maps.

The opportunity to review Matthews' work is, at the same time, an opportunity to recommend it to a wide reading audience. In the reviewer's opinion, both the methodology used and the conclusions reached in Pastoral Nomadism should appeal to Near Eastern archaeologists, historians, cultural anthropologists, and even biblical scholars. Indeed, the publication of this small volume, originally a Brandeis University doctoral dissertation, may be regarded as a methodological breakthrough, for Matthews' interdisciplinary approach ought to become an indispensable tool for the study of ancient texts. His sensible reconstruction of the relationships between nomadic and sedentary segments of society in the Mari region demonstrates the value of looking at the ancient world through more than historical or linguistic eyes. Matthews asks more than the traditional questions about Mari and, by means of anthropology, topography, and demography, he is able to provide solid answers. Of course, certain elements of this interdisciplinary approach have been around for some time. For example, one can see this synthetic perspective develop, at least in part, in a series of articles by the University of Chicago's Michael B. Rowton. If Matthews had not informed his readers of Rowton's involvement in this study (p. v.), the latter's influence would have been visible at many points. But the influence of other scholars does not account for the success of Matthews' effort; several other points need to be made, points to which the reviewer now turns.

Basically, Pastoral Nomadism is a study of "the historical anthropology of the Mari kingdom - specifically, the pastoral nomadic tribes" (p. v.). Much information about pastoral nomads in this time and place can be gleaned from the royal archives of Mari, even though these 20,000 tablets were written by members of Mari's urban establishment. Further illumination on the lifestyle of the non-sedentary population and its relationship with the sedentary population can be obtained through the judicious use of ethnographic analogy, the comparison of an ancient situation with its apparent modern counterpart. Matthews is aware that such comparisons must be made with caution, and his analogously-derived conclusions are never overdrawn or forced. Thus, modern anthropological reports can shed much light on such issues

as tribal social organization, the environmental setting of the pastoral nomads, the land and water requirements of flocks, and the interrelationships between nomadic peoples and townsfolk. Some subjects are virtually unmentioned in the Mari texts (e.g., religion), and these facets of culture are not reconstructed by appeal to ethnographic analogy.

Throughout the book the author integrates his own anthropological perspective with some of the key words theories of M. B. Rowton, G. E. Mendenhall, and N. K. Gottwald, all significant figures in today's effort to recreate the sociopolitical conditions of the ancient Near East, especially the social status of the enigmatic habirū. Matthews also compares his endeavor with the studies on Mari by J. - R. Kupper, J. T. Luke, A. Marzal, and J. Sasson, all of whom place their emphasis on the Mari literature itself. It is in Matthews' willingness to go beyond the historical-linguistic approach, his desire to supplement the literary sources, that the real value of his book is found. It should also be noted that this volume contains extensive notes and full documentation of other works consulted, so questions concerning methodology can be checked with no problem. Now a glance at some important concepts from the four chapters of Pastoral Nomadism will illustrate how this interdisciplinary study can add a new dimension to Mari scholarship.

Chapter I provides the reader with a basic orientation to pastoral nomadism and includes definitions of the sometimes confusing terms "transhumance" and "seminomadism". At the very outset of his investigation, Matthews wants to emphasize that nomads are involved in a symbiotic relationship with agricultural and urban groups. Although nomadic tribes develop skills that enable them to exploit a marginal ecological niche, their social, economic, and political institutions must be viewed in relation to the urban population, with which the nomads interact.

Chapter II opens with a description of the physical environment of the Mari region. Undoubtedly, the most important aspect of this description is the annual rainfall, which ranges between 100 mm. and 250 mm. During the period under investigation, the plains of North Syria were divided into grazing zones that correspond to the migratory patterns of various tribal groups. In such inhospitable territory, these pastoralists develop information networks to keep abreast of water supply, quality of pasturage, and the location of other nomadic groups. In connection with the tribal herding and social units on the steppeland, the author includes a helpful analysis of the Akkadian words nawûm, gâyûm, and hibrum.

Chapter III is a detailed examination of the socioeconomic symbiosis that existed between the migratory herding groups and their urbanized neighbors. The most important point made in this chapter is that the occupational differences between agriculturalist and herdsmen never brought about a total separation of these groups. Instead, occupational specialization allows for a more thorough exploitation of the environment and thereby increases



the food and water resources available to different segments of society. The pastoral nomad and urbanites live and work in different spheres of influence, but their exchange of goods and services is mutually beneficial. This socioeconomic "interaction between nomad and sedentary and between tribe and state" (p. 84) produces, in Rowton's terminology, a "dimorphic society". A by-product of the mutuality between both groups is "enclosed nomadism" (once again using Rowton's terms). This means that contacts between the pastoral and urban groups are maintained by the pastoral nomads' participation in corvée and contract labor, military service, herding contracts, and even raiding forays! Interestingly enough, pastoral nomads can move in and out of the urban realm, sometimes becoming full participants in agricultural or urban life; Matthews discusses the terms alānum and kaprātum in connection with such demographic fluidity.

Chapter IV examines the political relations between tribe and state, and here Matthews reminds his readers that the basic reason for the existence of the Mari documents is the bureaucratic nature of this Bronze Age kingdom. This central government was able to maintain its control over the autonomous groups in Mari's hinterland by a complicated system of give-and-take. These points of contact between the local chiefdoms and Mari's central administration are explained in Matthews' treatment of the words merhum, sugāgum, and šibūtum. In a final section on acts of defiance and "withdrawal", a term used by Mendenhall and Luke, Matthews discusses the meaning of habiru, a social group whose activities are mentioned several times in the Mari tablets.

In the concluding paragraphs of Pastoral Nomadism, Matthews says: "It has been my intention in using analogous material from studies of more recent pastoral nomadic groups to provide the historian of the Mari period with an additional means to advance his research" (p. 180). As noted earlier in this review, the author uses the literatures of anthropology, topography, and demography to help him place these pastoral nomadic groups into their full social, economic, and political context. More importantly, this interdisciplinary approach, which is quite obvious throughout the book, is employed by Matthews in conjunction with his presentation and interpretation of select texts from the Mari archives. The application of this methodology to ancient literature is long overdue and, because of his interdisciplinary vision, the author has certainly succeeded in advancing the research on the Mari period. While the book's social, economic and political conclusions are interesting and important, this reviewer suggests that the synthetic approach used to examine Mari's dimorphic society will prove to be Matthews' most valuable contribution.

Gerald L. Mattingly

S. W. Helms, Jawa: Lost City of the Black Desert, Ithaca, NY 1981, Cornell University Press, 8<sup>o</sup>, pp. XVIII + 270.

Beginning in 1972, Svend Helms undertook a series of excavations at the remote site of Jawa. These massive, yet illusive ruins had escaped discovery until 1931, when Father Poidebard passed over the twenty-two acre site in his bi-plane. While other explorers passed through Jordan's northeastern desert before and after Poidebard, all failed to see this spectacular site and thus draw attention to its significance. Although the French discoverer thought that Jawa had been a Roman camp, it was none other than Gerald Lancaster Harding who recognized that Jawa's remains dated to the Early Bronze Age. Harding's conclusion was reached some twenty years after Jawa's discovery, and it would be another twenty years until Helms began his systematic investigation of Jawa's secrets.

While much material was recovered during the excavations of Jawa, which lasted from 1972 until 1976, many important questions remained unanswered. Who were the Jawaite? Why did they settle in such a hostile region? How did they survive? Why was Jawa abandoned? Naturally, the solutions to these problems cannot be attained simply by examining wall remains, potsherds, and other artifacts; the raw materials of archaeological synthesis. In other words, a more traditional archaeology would leave such questions unanswered, allowing such solutions to be reached through further research or leaving such issues unresolved (i.e. as falling outside the realm of archaeological inquiry). Obviously, Helms is not satisfied with such an approach.

By means of analogy, inference, conjecture, and imagination, Helms puts forth an interesting, albeit hypothetical, explanation of Jawa's beginning and end. As the reader will discover, Helms is quite gifted in the speculative arts, but the "Jawa story" is not entirely a work of fiction. There is a measure of reality in his reconstruction. After all, Jawa is out there in the basalt desert and something has to explain its existence, its rise and fall.

A doctorate from London's Institute of Archaeology, with a specialization in Early Bronze Age fortifications, equipped Helms for the task of reconstructing the Jawaite's technical skills (i.e. their sophisticated water retrieval and storage system), economic base, and architectural tradition, but how far can one go in reconstructing an extinct sociopolitical system with no corroboration from textual sources? So, the archaeological data have been unearthed and described in fine fashion, but many readers will find fault with Helms' hypothetical drama, the increasing tension between the "foreign" builders of the walled town and the local bedouin population. But whatever alternate explanations are put forth to solve the enigma of Jawa, it is precisely in Svend Helms' willingness to tell the story in terms of human ability and conflict that the distinctive value of this book is found! Some readers will find Jawa to be too imaginative, but others will find Helms' archaeological novelette to be relatively plausible.

Helms' study of Jawa is presented in an attractive package; the entire layout of the book is beautiful. One hundred figures, including sections, plans, maps, tables, graphs, and line drawings accompany the text. An excellent collection of black-and-white plates assists the reader by illustrating the ruins at Jawa and their inhospitable environment. Seven appendices present some of the technical data from Jawa, including information on stratigraphy, ceramics, lithics, and plant and animal remains. It should be noted that "Technical Studies" on Jawa are forthcoming, and these brief appendices are not intended to provide exhaustive and final studies of these important aspects of Jawa's remains. Nor is Helms finished with his reconstruction of the Jawa scenario; see, for example, his essay on "Paleo-Beduin and Transmigrant Urbanism" (pp. 97-113 in Adnan Hadidi's edited work, Studies in the History and Archaeology of Jordan I).

Much time elapsed between Jawa's initial discovery and the archaeologically-derived disclosure of its origin, development, and demise, but the preliminary reports (which appeared in Levant) and the volume in review were worth the wait. Further publications on this site will be particularly welcomed by those interested in the evolution of urbanism in Palestine and Transjordan. Meanwhile, Helms' presentation of archaeological data and his hypothetical reconstruction of Jawa's sociopolitical history are valuable contributions to our understanding of the technological and social skills that ancient man developed to exploit his environment.

Gerald L. Mattingly

Charles Doria and Harris Lenowitz, Origins Texts from the Ancient Mediterranean, New York Garden City 1976, Anchor Press/Doubleday, pp. XXIV, 356. Price: \$ 4.95.

L'homme demande souvent, d'où il provient lui-même et comment a surgie le monde qui l'entoure. Dépendamment de la culture, de la mentalité et des convictions religieuses les hommes donnent de différentes réponses à ces questions. De cette manière surgissent les cosmogonies. Elle sont assez nombreuses, puisqu'elles se forment dans des circonstances variables et dans de différentes époques.

Ch. Doria et H. Lenowitz ont choisi les textes de la Mer Méditerranée qui contiennent les anciennes cosmogonies. Ils les ont traduits en anglais et publiés dans le livre ci-dessus mentionné.

Les textes divers peuvent être groupés selon les données géographiques et historiques. Dans ce cas-là on donne d'abord les textes les plus anciens, puis postérieurs, tout en démontrant le développement des idées, les facteurs de ce progrès et la pénétration des idées des autres cercles culturels. C'est une diachronique construction du matériel.

Nos auteurs ont choisi une prise synchronique, car elle - comme ils le disent dans l'introduction - répond mieux à la notion du mythe: "A myth's substance does not lie in its style, its original music, or its syntax, but in the story which it tells" (p. XXII).

Les traducteurs ont divisé les textes choisis en deux parties: dans la première "Creation Through Word" (pp. 1-78) ils ont placé ces fragments, dans lesquels on parle de la création par le Verbe, qui est l'esprit au service de l'intelligence des dieux. Ici paraissent les interprétations des textes:

- égyptiens: théologie Memfis et un fragment trouvé près de la pyramide Mer-Ne-Re et Pepi II,
- grecs: "Les Sept Sourires de Dieu" et le fragment de Hermes Trismegistos,
- hébreux: Gn. 1, 1-2, 4a; Sg. 24, 3 - 12a et "Les Sept Jours de la Création", c. à d. le fragment du Livre de Henoch,
- latins: deux histoires d'Ezdras et enfin un texte hébreux: Sefer Yetzira.

Dans la seconde partie "Elemental Creation" (pp. 79-342) les auteurs ont placé ces textes, où sont présentés le développement et l'élargissement de la création. Ce développement s'accomplit sous l'influence de l'intervention des dieux, ou bien sans elle. Cette vaste partie est divisée en trois chapitres: "Rising", "Falling" and "Dividing".

"Rising" (pp. 79-122) contient la traduction de la sumérienneaccadienne rituelle pour la purification du temple: les deux textes égyptiens de la description de la création de papyrus Bremner-Rhind, et le fragment d'un égyptien "Livre des Morts". On y trouve aussi les traductions des textes grecs: les oriques cosmogonies selon Eudemos et Athenagoras, le fragment des "Sept Lions", l'extrait de la "Sainte Histoire" d'Onomakritos, le texte d'Apolonius de Rodos: Argonautica, et le fragment d'Argonautica Orifique.

Dans le chapitre intitulé "Falling" (pp. 123-131) les traducteurs ont placé l'interprétation du texte grec d'Aristophane "Les Oiseaux", une traduction d'hébreux: trois Midras Pirke de Rabbi Eliezer et les traductions de deux fragments latins: le texte de Hyginus et les cinq Elégies de Maximien.

Le troisième chapitre contient deux sortes de textes: un parle de la division qui s'accomplissent vertu de ses autonomiques droits, ("Autonomic Texts" pp. 181-342), l'autre représente les changements qui s'accomplissent grâce à l'intervention des dieux ("Aliyan Texts" pp. 181-342).

Dans le premier groupe on a recueilli (excepté Gn. 2-4b - 23) les traductions des textes grecs: la cosmogonie babylonienne selon Damascius, la version grecque du poète phénicien Sanchuniathon, le Commentaire d'un auteur inconnu du Poème d'Alkan, le texte de Damascius, le fragment 36 du discours de Dio Chrysostome, la phénicienne cosmologie selon Mochos, la théogonie de Sydon, le fragment 57 de Hypsipylé d'Euripide, le



fragment du poète Acusilaus, le texte d'Epimide, le sixième fragment de Melanippe et un texte qui peut être une traduction de l'original hébreux ou accadien.

Dans le second groupe on a placé les traductions des textes différenciés. La plus grande place occupe ici la traduction d'un poème accadien d'*Enuma elîš*. Puis on trouve deux traductions de la langue grecque: le fragment de Boros de l'Histoire Babylonienne et le 1-er et 4-e fragment d'Abydenos de l'Histoire Chaldéenne. Ensuite nous voyons une traduction d'un texte hittite de la descente des dieux, puis l'interprétation d'un fragment hurrito-hittite: Chanson Ulikummi et un texte hittite récité pendant la Fête de la Nouvelle Année: "Illuyanka". Puis viennent les traductions des trois textes grecs: les narrations concernant Zeus et Typhon, et le texte d'Oppian.

Ensuite nous voyons les traductions des fragments ugaritiques qui parlent de la lutte entre les dieux: Yam et Baal, Mot et Baal, Amāt et les puissances de Mot, Amat et Mot, et de la construction du palais de Baal. Ici paraissent aussi les traductions de fragments de la Bible, dans lesquels on parle de la lutte de Jahve avec le serpent: Iz. 51, 9-10; Job 26, 12-13; Ps. 74, 13-17; et Ez. 29, 3-6a; 32, 2-8. Encore une fois reviennent les interprétations de la langue grecque. Nous trouvons ici la traduction de la théogonie selon Hieronymos et Hellanikos, le fragment du texte d'Empedocle, un fragment d'Orfrique Argonautica, la théogonie de Hesiodor, et le fragment du texte d'Apollodoros. A la fin on a placé les traductions des textes latins: deux fragments qui parlent de la cosmogonie juive-gnostique: un de la Methamorphose et de Fasti d'Ovide, et l'autre des Idylles de Virgile.

A la fin on a placé un court Appendix (pp. 343-354) contenant les textes numériques de la création: un de cercle de l'Ecole de Pythagore, l'autre de la cosmogonie des astrologues Egyptiens. A la fin les traducteurs ont donné les positions bibliographiques choisies: 12 publications des textes et 28 œuvres secondaires, principalement en anglais. (Quel dommage, que sans lieu et la date de la publication!). Au commencement de chaque fragment on voit une courte explication concernant la publication du texte: c'est la base de l'interprétation: du temps de son émergence, les indications relativement l'éventuel emprunt des idées des autres cercles culturels. P. ex. ils décrivent la théogonie de Sidon de telle manière: "A Greek text c. A. D. 500, Taken from a Greek source, Eudemos (fourth century B. C.) reporting a Phenician source from the eighth century B. C. (p. 163)."

Quelques uns de ces textes étaient traduits plus tôt en anglais (p. ex. dans la publication de J. B. Pritchard, Ancient Near Eastern Texts Relatin to the Old Testament, Princeton 1969); les autres pour la première fois étaient rendus accessibles au lecteur qui connaissait cette langue. Ch. Doria et H. Lenowitz s'occupaient aussi des textes déjà connus, car ils pensaient, que les interprétations plus récentes donnent généralement la pensée et le contenu du texte, et pas sa forme.

Ch. Doria est un connaisseur des langues classiques et traduisait avant tout les textes grecs et latins. H. Lenowitz, linguiste, a traduit le reste des textes. Tous les deux sont poètes. Donc, c'est la forme du texte qui était pour eux la plus importante. "These materials aren't taken as philosophy or theology per se but as poesis" - souligne J. Rothenberg (p. XVI) dans la préface. On peut avoir des réserves concernant les observations des traducteurs, p. ex. les dates des textes (Gen. 2, 4b-23 ils placent dans les années 2000 - 700 av. J. C.) ou le choix et la forme du matériel, les indications concernant l'emprunt des idées d'autres cercles culturels. Chaque traduction, surtout de la poésie, est une affaire personnelle du traducteur, notamment comme dans ce cas-là, car il y a une énorme différence de la mentalité et de l'esprit entre les langues anciennes et modernes. Il faut apprécier l'effort des traducteurs mis dans le choix et l'interprétation des textes, et saluer avec joie la tentative littéraire de l'interprétation, avec une particulière prise en considération la forme du texte.

Le fait, que les textes sont ramassés d'un milieu différencié et d'une longue période de temps, mérite une considération particulière. Nous y voyons les très anciens textes égyptiens (env. 2700-1500) ugaritiques (env. 1450), accadiens (env. 1500) hittites (env. 1400-1200), hébreux, (env. 900 av. J. C. jusqu'au VI-e s. après J. C.), beaucoup de textes de la langue grecque (depuis env. X-e s. av. J. C. jusqu'au III-e après J. C.) et enfin les textes latins (jusqu'au VI-e s. après J. C.).

Cette collection démontre au lecteur, que les racines de la culture, de la civilisation, d'histoire et de la poésie pénètrent par la Rome Antique, la Grèce et vont très profondément. En les lisant, nous élargissons l'horizon de notre connaissance, nous découvrons le monde et les hommes, qui ont vécu avant nous, et dans une certaine manière ont eu l'influence sur la formation de notre culture et civilisation. La lecture de ces textes nous aide de connaître notre histoire, ainsi que de connaître mieux nous-mêmes.

Stanisław Wypych

E. Y. Kutscher, *The Language and Linguistic Background of the Isaiah Scroll (1 Q Is<sup>a</sup>)*. Indices and Corrections by Elisha Quimron, Leiden 1979, E. J. Brill, 8°, pp. XIII, 62. Price: 20 f. [= Studies on the Texts of the Desert of Judah VIa].

In 1974 a very well known Oriental publisher, E. J. Brill in Leiden, printed a book on "The Language and Linguistic Background of the Isaiah Scroll (1 Q Is<sup>a</sup>)" by E. Y. Kutscher which marked a turning point in the study of the Hebrew of the Dead Sea Scrolls. The main thesis of Kutscher was that 1 Q Is<sup>a</sup> "is an example of a vulgar text dating to the Second Temple pe-

riod. Its language shows features - hitherto unattested - which result from the influence both of the spoken Hebrew and of the spoken Aramaic of the Jews of that period" (p. XI). His book was translated into English from Hebrew. The original Hebrew publication appeared in 1969. As Kutscher died in 1971, in the course of the preparation of the English edition, it was quite understandable that the thick volume could have numerous shortcomings, like lack of indices and numerous misprints, especially in Hebrew words, even if the addenda et corrigenda of the Hebrew edition were incorporated into the English edition.

Thanks to Dr. E. Quimron we have received the "Indices and Corrections" to the opus magnum of Kutscher. The book is introduced by S. Morag, who devotes a few pages to the late E. Y. Kutscher (but does not even mention the date of his birth!) and to his position in the fields of Aramaic and Hebrew. E. Quimron in his preface presents the aim of his work: to correct the deficiencies of Kutscher's work. Next he gives a bibliography including "reviews of Kutscher's book, as well as the books and articles containing suggestions for more correct reading in 1 Q I<sup>a</sup>" (p. XIII). Then Quimron presents his indices (pp. 1-2). First we find a very useful index of subjects (pp. 3-14) and then indices of Hebrew words from 1 Q I<sup>a</sup> (pp. 15-35), and of the other Dead Sea Scrolls quoted in Kutscher's book (pp. 35-39). Next appears a word index of Greek and Latin transliterations of Hebrew words. The brochure ends with two lists of corrections. List No. 1 contains "erroneous readings in the Hebrew edition" and list No. 2 "corrections to the English edition". Having in mind that both lists contain circa 850 corrections the hard work of Quimron on improving Kutscher's edition is evident. It seems a pity that the translation of Kutscher's book was published so hastily. Considering the enormous effort of translating it into English fifteen years after appearance of the Hebrew edition, would it not be much better if the editor published it a few years later but a form containing all the important additions and corrections we find now in the publication of Quimron? If somebody decides to pay circa 300(!) Dutch florins for the book (including corrigenda) he should receive a good book. But even now (and especially now) the reader must remember that on every page of the English text there are two errors on the average and what is more important mostly in the Hebrew, the book deals with! This in reality means that Quimron's brochure is a must for everybody who has earlier brought the work of Kutscher. The story of the edition of Kutscher should be a good lesson for similar enterprises in the future. Festina lente and the results would be much better!

Estimating the job done by E. Quimron very highly I should like to add only one critical remark. He did very well to list the reviews of Kutscher's book. But why did he include only the items published before the English version appeared (except his own work of 1975). He could have added at least a few valuable reviews from the list below. (His book was finished in December 1978, so there is no excuse).

I think it would be useful to mention all the reviews of Kutscher's book published before 1978. They are as follows:

1. Bib 56, 1975, pp. 260-264 (M. Dahood)
2. ETReI 50, 1975, pp. 243 f (D. Lys)
3. JSJ 6, 1975, pp. 211 f (B. Jongeling)
4. JTS 26, 1975, pp. 451 f (B. J. Roberts)
5. Mus 88, 1975, pp. 469 f (P. M. Bogaert)
6. ZAW 87, 1975, p. 121 (G. Fohrer)
7. JSS 21, 1976, pp. 186-193 (J. Barr)
8. RB 93, 1976, pp. 296 f (J. Murphy O'Connor)
9. JNES 36, 1977, pp. 64 f (D. Pardee).

And to finish with some addenda. Polish literature on the Dead Sea Scrolls is not very extensive or original. However, in connection with 1 Q I<sup>a</sup> it is necessary to mention one important article on the Hebrew of Isaiah Scroll: Jan Szeruda, Uwagi gramatyczne i tekstowo-krytyczne do nowoodkrytego rękopisu hebrajskiego Izajasza z Ain Fešha, Rocznik Orientalistyczny 19, 1954, pp. 144-162.

Zdzisław J. Kapera

S. Applebaum, Jews and Greeks in Ancient Cyrene, Leiden 1979, E. J. Brill, 80, pp. XVI, 367 (incl. 6 maps on pp. 347-352). Price: 80 f [= Studies in Judaism in late Antiquity 28].

The book of S. Applebaum is a revised version of his work published in Hebrew in 1969. It deals with the Jewish revolt in the Diaspora in 115-117 A. D. known from ancient sources as the "tumultus Iudaicus" in eastern Mediterranean.

The author describes the history of ancient Cyrenaica, first the Greek colonisation and later, Roman administration. He tries to establish the facts concerning the Jewish presence in this region of Roman Empire. Then he presents a background to the Jewish revolt stressing the importance of the Zealots' movement. The war of the years 115-117 is presented basing mainly on generally known sources, but there also is a very interesting review of archaeological sources related to the tragic events. The author takes into consideration the discoveries in Cyrenaica, Egypt, Cyprus, Mesopotamia and Palestine.

The main aim of the book is not just to describe the course of the Jewish rebellion but to find factors which contributed to the revolt. The author had studied carefully the physiography of Cyrenaica, its ancient agriculture and economy. He found out that the agrarian factor, the overdevelopment of settled agriculture, the concentration of Jewish peasantry on the state lands "caused the Jews to suffer to a greater degree than other elements from a reaction in favour of pastoralism and extensive agriculture at the end of Ptolemaic rule and at the beginning of Roman domination". Later on "the process of restoration of the intensive economy took place in a period of growing conflict



between Rome and the Jewish people" (p. 328). Concerning the rebellion itself, as Applebaum stresses, "the decisive universal factor was psychological - the messianic aspiration derived from the destruction of the Temple, and the activist ideology of which the Sicarian [movement] is an example, intensified to no small degree by the economic situation. It is to the peculiarity of the conditions of Cyrenaica, however, that we may ascribe specific features of the revolt" (pp. 331 f.).

I should like to make a few remarks in connection with the detailed analysis of the archaeological sources concerning the revolt of the Jews in Cyprus. Even if Applebaum takes the figure of 240 thousand gentiles (given by Cassius Dio, *Hist.* LXVIII, 32) to be exaggerated, he accepts that the Jewish insurgents in Cyprus under a certain Artemion, seriously depleted the island population, and that the extensive devastation of the territory has been demonstrated. In connection with this view Applebaum quotes some inscriptions and archaeological finds. Let us look at the quoted data. A statue base of unknown provenance from the collection of the Cyprus Museum discussed by T. B. Mitford (*Opuscula Atheniensia* 6, 1950, pp. 89-92, no. 48) speaks about a man who was "in charge of the project", but it must be stressed that connecting the inscription with Salamis in Cyprus and with the Temple of Zeus in that city is a mere supposition. Maybe it is connected with a building operation somewhere in Cyprus after the rebellion, but it is important to say that recent research by French archaeologists practically excludes the interpretation of Applebaum. Between the beginning of the 1st century A. D. and the 4th century A. D. the Temple of Zeus in Salamis "paraît n'avoir subi aucune transformation décelable" (Report of the Department of Antiquities, Cyprus 1975, p. 149).

In the second inscription quoted by Applebaum (from the years 129 - 130 A. D.) the city calls Hadrian τῷ ἰδίῳ σωτῆρι "its own saviour" and this permits the author to think that the expression "bore special significance in Cyprus in the years after the devastations in 116-117" (p. 297). Applebaum may of course be right in his support of Mitford's emendation of the text of the inscription [Cf. BSA 42, 1948, p. 212 (no. 47); IGR III, 989]. But in fact only the last letter "ι" preceding the epithet "saviour" is preserved and in another inscription from the Salamis theatre, a few years older than the one quoted by Applebaum, we have the same compliment, "saviour", concerning Hadrian but in another context καὶ σωτῆρι τοῦ κόσμου "and saviour of the world" (T. B. Mitford, I. K. Nicolaou, *The Greek and Latin Inscriptions from Salamis*, Nicosia 1974, p. 119, no. 92); thus the inscription quoted by Applebaum is a vague support for his general idea of intensive efforts being undertaken by Hadrian to develop the island after the Jewish rebellion. The term "saviour" seems to have had a very general sense when used in connection with the emperor. What is more Applebaum writes that "the excavations at Salamis have not yet

detected many signs of the devastations testified to by Dio, but the reason may be the lack of interest in the event manifested by former investigators" (p. 297). I do not think that is the reason. The explanation of lack of traces of the Jewish revolt in the city are: firstly immediately following restauration of the objects destroyed and secondly small chances of preservation of any traces, if the great buildings of the city were not substantially damaged. So far we have only one example of reparation from Salamis. It is connected with the theatre which supplied us with the inscription quoted above. Much more interesting seem to be the examples of defacing of statues of Roman emperors quoted by Appelbaum. We can even add some new data: an overlifesized head of a Julio-Claudian prince found on the site of the Temple of the Olympian Zeus in Salamis and an unfinished cuirassed statue from the quarries near Xylophagou. The damage to the first object and interruption of work on the second could be connected (in the opinion of C. Vermeule) with the Jewish rebellion in Cyprus. [Cf. C. Vermeule, *Greek and Roman Cyprus*, Boston 1976, pp. 71, 87 f, 93]. So there still is a possibility to find some traces of the rebellion. None the less I should like to stress that in my opinion the destruction of Cyprus at the turn of the reigns of Trajan and Hadrian has been exaggerated. Contrary to Applebaum "the extensive devastation" of Cyprus "has" not "been demonstrated" (p. 297). There is no evidence in the archaeological (and even in epigraphical) material that the island lost so many inhabitants. Still if we accept the figure diminished by Menardos to 1/10, i. e. to 24,000 people, the Jewish rebellion could pose a serious threat to the population of Cyprus, certainly not very large then. [S. Menardos, Γολγοὶ καὶ Ἑβραῖοι, Ἀθηνᾶ 22, 1910, p. 424].

In the footnote 456 on pp. 338 Applebaum raises the question "whether the naval monument in the agora of Cyrene which takes the form of a warship's prow surmounted by a female figure... has any connection with the Jewish revolt". In his opinion "a possibility... exists that the naval victory commemorated was connected with Cyprus and was won in the Roman period. A connection with the Jewish revolt is not therefore beyond the bounds of credibility, but further evidence is needed". That is not so. The only two arguments mentioned by Applebaum, first, that "structurally the warship's prow is not pre-hellenistic, and could well be Roman", and second, that "its structure bears a considerable resemblance to the ancient clay models of ships' prows common in prehistoric Cyprus", are evidently vague, not to say ill-founded. The quoted clay models are from the Cypro-Archaic period and as such cannot be used for dating precisely an object of the Roman period. Just a few lines above the author states that "authorities have differed greatly as regards the statue's date and identity". If they did, there were some reasons. It would have been much better if the author had hesitated a bit before offering his suppositions. As it is he only

shows that he has little knowledge of the construction of ancient ships and the history of Hellenistic and Roman sculpture. It is not that "further evidence is needed" to support his view that the naval victory monument "was connected with Cyprus" and "with the Jewish revolt". That view is completely baseless.

The few critical remarks offered above in no way diminish the general value of the book. Applebaum's thesis concerning an agricultural factor in the Jewish rebellion in ancient Cyrenai-ca seems to be very interesting. But as regards details the book is sometimes outdated and ought to be used with caution. We congratulate the author on the passion which pushed him to do so laborious and eventually so effective work.

Zdzisław J. Kapera

M. Y. Kiani, Parthian Sites in Hyrcania. The Gurgan Plain, [= Archäologische Mitteilungen aus Iran. Ergänzungsband - 9], Berlin 1982, 4<sup>o</sup>, 78 pp., 41 planches, 1 carte.

Quiconque s'est intéressé de plus près à l'histoire de l'Etat des Arsacides sait combien de lacunes comporte notre connaissance, notamment en ce qui concerne les affaires intérieures et l'histoire de cet Etat. Il est possible d'élucider quelques-unes de ces questions jusqu'à un certain degré grâce à de nouvelles interprétations des sources déjà connues; pour beaucoup d'autres, cependant, cela demeure pratiquement impossible sans de nouvelles données. Cette remarque a trait en premier lieu à l'ensemble des problèmes de la vie économique de l'empire parthe, c'est-à-dire aussi bien des courants de son évolution et des principes qui la réglaient que des facteurs qui l'ont constituée. Ceci se rapporte également à l'histoire des diverses provinces faisant partie de l'Etat. Etant donné le petit nombre de sources antiques écrites, le seul moyen d'acquérir des données sur ce problème est d'opérer à grande échelle - et selon un plan défini - des fouilles archéologiques. Or, c'est ce qui manque. Cela ne signifie pas que nous soyons entièrement dépourvus de l'apport de nouveaux matériaux. Ils nous ont été fournis, et continuent à l'être, par les fouilles opérées en Iran et dans les pays voisins. En sont un exemple les recherches menées depuis plusieurs années dans la plaine de Gurgan, qui, dans l'antiquité était partie du territoire de l'Hyrcanie, par une expédition archéologique organisée spécialement dans ce but.

Les résultats des recherches de cette expédition, bien qu'ayant été publiés, sont difficilement accessibles en dehors de quelques exceptions à la majorité des savants intéressés en raison de la langue en laquelle ils ont paru. Ce manque d'informations est en partie comblé par l'ouvrage que vient de publier M. Y. Kiani, chef de l'expédition. Ainsi que le titre l'indique, il ne contient que les matériaux concernant l'époque parthe du

passé de cette plaine. L'ouvrage se compose de quatre chapitres: I. The Defensive Wall of Gurgan, p. 11-38; II. The Forts, p. 39-44; III. The Cities, p. 45-62; IV. Pottery of the Gurgan Plain, p. 63-76. En plus de la préface de l'auteur, il s'y trouve une introduction de Wolfram von Kleiss et A. D. H. Bivar. La documentation scientifique comporte 59 dessins et esquisses ainsi qu'env. 100 photographies. Ainsi qu'il résulte de l'information de l'auteur, le sujet de chaque chapitre est déterminé par le plus grand nombre de types de monuments qui se rattachent à l'époque parthe et étaient l'objet des recherches de cette expédition.

Le monument qui attire particulièrement l'attention dans la plaine de Gurgan est un mur de défense d'env. 175 km de long et env. 10 m de large - dit barrière d'Alexandre - qui coupe la plaine d'est en ouest. Il s'étire du pied de la chaîne Kopet-Dag jusqu'à la mer Caspienne. Il était depuis longtemps l'objet d'intérêt. Vu le manque de données, c'est la date de sa construction qui a suscité le plus de discussions (cf. p. 11 sqq.; D. Huff, Zur Datierung des Alexanderwalls, Iranica Antiqua 16, 1981, p. 125 sqq.). Les savants admettent tous qu'il a été l'œuvre des Sasanides (cf. Kiessling, RE, IX, col. 510). Cependant, les fouilles entreprises par K. ont ôté toute valeur à ce qui avait été établi jusqu'ici. En effet, les résultats en ont été inattendus, car ils ont permis de constater en toute certitude que c'étaient les Parthes qui avaient construit le mur, très probablement à la fin du II<sup>e</sup> siècle av. J. - C. sous le règne de Mithridate II (124/123-88/87 av. J. - C.) (p. 38; cf. M. Y. Kiani, Excavations on the Defensive Wall of the Gurgan Plain: A Preliminary Report, Iran 20, 1982, p. 77 sqq., voir particulièrement p. 78). Il avait pour but de freiner les incursions de nomades venant du nord envahir le territoire parthe. Un seul fait suffirait à évaluer le danger qui menaçait l'Etat des Arsacides de la part de ces nomades: c'est qu'au cours du II<sup>e</sup> siècle av. J. - C., plusieurs rois parthes ont péri dans les combats contre eux (cf. Justin, XLII, 1,1-2,2). En se basant sur les données archéologiques, on peut affirmer que ce mur a été construit en un temps relativement court, en briques fabriquées sur place, et a été muni de 30 forts. Quant à la participation des Sasanides, elle ne se borne qu'à des réparations et à la reconstruction des parties endommagées.

La dimension de ces forts et la distance qui les séparait nous mènent à de curieuses conclusions. Ils ont en moyenne env. 200 m x env. 200 m. Quelques-uns sont plus grands, d'autres un peu plus petits. En certaines sections de ce mur, les distances entre les forts sont très petites, quelques centaines de mètres; en d'autres - elles vont jusqu'à plusieurs kilomètres (cf. p. 15). Trait caractéristique: les forts dont la dimension dépasse la moyenne se trouvent là où les distances entre eux ne sont pas grandes; par contre, des forts plus petits, là où les distances sont grandes. D'après les informations de K. sur



le relief du terrain, il résulte que celui-ci n'avait que peu d'influence sur la répartition des forts. Il est probable qu'elle dépendait du lieu des plus fréquentes attaques.

Il ressort nettement des données ci-dessus que la construction de ce mur n'avait pas pour but de résoudre d'une manière sommaire le problème de la sécurité du territoire parthe, mais de créer un puissant système de défense gardé par une nombreuse et constante garnison. Ceci est prouvé par les dimensions des forts qui y ont été placés, leur répartition ainsi que le fait qu'ils avaient été situés sur le côté sud non pas nord d'où venaient les agresseurs.

D'après les matériaux fournis par les fouilles, il est difficile de dire naturellement combien de temps a pu fonctionner ce système et quelle a été son influence sur le développement des nombreux forts disséminés dans la plaine de Gurgan. D'entre les 300 forts env. que l'on connaît dans cette plaine, K. n'apporte de détails que sur 10 qu'il a examinés. La céramique recueillie dans ces forts et leur voisinage indique que la majorité d'entre eux remonte à l'époque des Arsacides, à différents moments (p. 40 sqq., 76). Il a réussi à constater que certaines de ces constructions avaient été édifiées sur l'emplacement d'anciennes qui existaient du temps d'avant les Parthes. Que ces forts aient été situés des deux côtés du mur en question semble prouver qu'ils remplissaient des fonctions différentes. Ils pouvaient servir aussi bien de refuge à la population avoisinante en cas de danger extérieur, que de siège des autorités locales parthes (p. 39 sq.).

Ce qui a éveillé un immense intérêt, c'est cette partie du livre étudié qui apporte, dans le chapitre trois, des matériaux sur les villes. Cela se comprend fort bien étant donné le manque absolu de données sur l'urbanisation de l'Hyrcanie dans l'antiquité. Les informations de K. concernent 15 postes identifiés comme villes parthes. Elles sont de très diverses grandeurs: de 338 ha (Dasht Qaleh, p. 48-52) à env. 33 ha (Qaleh Daland, p. 58-59). On a effectué des sondages dans plusieurs des postes décrits.

Ce qui décide de la valeur des données ayant trait à ces postes, c'est non seulement les informations sur l'état dans lequel ils se sont conservés et les matériaux archéologiques recueillis, mais aussi une riche documentation en photographies et en dessins. Elles apportent en effet des données précieuses sur les éléments essentiels de l'urbanisme de chacun d'eux. Ces matériaux servent non seulement à l'étude de l'urbanisation de la plaine de Gurgan, mais ont une extrême valeur pour l'étude de l'architecture défensive des villes hyrcaniennes. Parmi les fortifications décrites par K. il faut particulièrement noter le système défensif de Dasht Qaleh, Qaleh Sultan Ali, Qaleh Paras, Gabri Qaleh, Qaleh Gawmishli et Qaleh Kanizak. Son trait caractéristique est qu'il se compose d'un double rang de murs fortifiés, souvent très gros, séparés par un fossé d'une grande largeur. Dans le cas de Dasht Qaleh, le système comprend des

murs extérieurs doubles ainsi que des murs intérieurs également doubles (p. 48). En plus des murs fortifiés, chaque ville d'Hyrcanie avait une citadelle nettement distincte. Bien qu'un pareil système de défense ait été enregistré pour la première fois, il n'y a aucun doute qu'il ait été créé par les Parthes. Car non seulement l'idée d'une telle solution découle de leurs traditions, mais certains des éléments qui entrent dans ce système étaient connus depuis longtemps dans divers postes parthes (cf. G. A. Košelenko, *L'art des fortifications chez les Parthes*, (en rus.) *Sovietskaja Archeologia* 1963 No. 2, p. 57 sqq.).

Si l'on considère ces matériaux du point de vue des historiens, on arrive à de surprenantes conclusions. De ces 15 villes, les débuts de 8 d'entre elles remontent à l'époque parthe (Qaleh Yasagi, Qaleh Paras, Gabri Qaleh, Qaleh Kanizak, Qaleh Daland), ou bien c'est à cette période que se place leur épanouissement dans l'antiquité (Qaleh Sultan Ali, Qaleh Gawmishli, Guzzin Qaleh). Pour les autres, cette période est celle du début de leur renaissance. Un développement aussi intense de la vie urbaine sur un territoire relativement petit, tel que celui de la plaine de Gurgan, est un très éloquent témoignage non seulement des conditions économiques prospères qui ont permis cet épanouissement, mais aussi de la politique favorable des Arsacides. Ces matériaux semblent aussi indiquer qu'il existait un lien étroit entre l'urbanisation de l'Hyrcanie par les Arsacides et l'agrandissement sous leur règne du système de défense.

En se basant sur les données recueillies, K. propose d'identifier certains des postes décrits avec des villes connues de la tradition gréco-romaine. Il estime donc que Qavah Shikh Tappah est l'antique Dara (p. 47 sq.), Dasht Qaleh est Sirynx (p. 48 sqq.), et Qaleh Khandan est Zadracarta (p. 59 sq.). Il est difficile à l'heure actuelle de discuter sur la justesse de ces identifications; seules d'autres recherches peuvent en décider, ce dont K. se rend d'ailleurs compte.

Il appert donc, ne serait-ce que des informations citées, que la valeur des matériaux du livre de K. est extrême pour l'étude de l'époque parthe dans l'histoire de l'Hyrcanie. Cette valeur est encore plus grande si l'on se rend compte que, jusqu'à récemment, on manquait entièrement de données archéologiques sur le territoire de cette contrée, et cela non seulement pour cette époque, mais aussi toutes les autres. K. souligne cependant avec insistance que ces matériaux ne sont qu'une partie infime de ceux dont dispose déjà l'expédition qu'il a dirigée. Ce qui nous donne à entendre que même ceux qui viennent d'être publiés peuvent être sujets à des compléments et des corrections au cours d'études suivantes. Il semble donc juste d'attirer l'attention sur des questions qui demandent à être précisées. L'une d'elles, d'une importance essentielle pour résoudre bien des problèmes détaillés, est sans doute la datation des matériaux recueillis. Celle qu'a adoptée l'Auteur tient compte de la chronologie de la céramique, du genre de matériaux de

construction employé et du plan des constructions fortifiées (cf. p. 76 sq.). Si la méthode qu'il applique ne peut être mise en question - vu le manque de critères plus sûrs - les définitions chronologiques qu'il emploie, telles que *early Parthian*, *middle Parthian* et *later Parthian* sont sujettes à caution. Ces doutes peuvent venir de ce que K. ne précise nulle part sur quelle base elles ont été isolées, ni leurs cadres temporels, ce qui pourrait suggérer une application équivalente.

Bien que, pour bien connaître l'époque parthe en Hyrcanie, les matériaux publiés aient une valeur incontestable, ils sont pour le moment comme suspendus dans le vide. Ils ne permettent pas de comparer jusqu'à quel point ces données ressemblent aussi bien à celles du temps d'avant les Parthes que celles de l'époque des Sasanides. Il ne s'agit pas seulement ici du nombre des forts ou des villes identifiées, mais d'une manière générale des données concernant le développement de la colonisation dans la plaine de Gurgan en diverses périodes historiques et sous toutes ses formes. L'archéologie de l'Iran peut compter ici bien de grands résultats, pour ne citer que les travaux de W. A. Fairervis Jr. (*Archaeological Studies in the Seistan Basin of Southwestern Afghanistan and Eastern Iran*, New York 1961), R. C. Mc Adams (p. ex. *Land behind Baghdad. A History of Settlement on the Diyala Plains*, Chicago-London 1965) ou R. J. Wenke (*Imperial Investments and Agricultural Developments in Parthian and Sasanian Khuzestan: 150 B. C. to A. D. 640, Mesopotamia, 10-11, 1975-1976*, p. 31-217). Les méthodes éprouvées et appliquées par ces chercheurs ont apporté tant de résultats de premier ordre que ceux-ci peuvent dès aujourd'hui consister le point de départ d'études comparatives des divers territoires de l'Iran et de toutes les époques de son histoire. Il ne ressort pas clairement du texte de l'ouvrage en question si l'expédition dirigée par K. s'est attachée à ce problème, bien que l'Auteur souligne qu'elle dispose de riches matériaux provenant d'une immense quantité de postes datés de toutes les époques du passé de l'Hyrcanie. Il est évident que le livre que nous avons reçu n'est qu'un rapport préliminaire qui ne fait connaître qu'un fragment des recherches opérées et des résultats obtenus. Néanmoins, étant donné l'étendue que touche ce fragment, de telles données, même uniquement d'un caractère d'orientation, seraient plus que précieuses. Si nous en disposions nous serions alors à même de formuler une estimation plutôt objective de l'époque parthe dans l'histoire de l'Hyrcanie.

L'une des grandes qualités du livre de K., ce à quoi s'est appliquée aussi la maison d'édition, est qu'il contient d'excellentes cartes, des dessins et des esquisses. Tout en soulignant la valeur de ceux-ci, on ne peut que regretter l'absence d'une grande carte physique détaillée de la plaine de Gurgan donnant la position des divers postes parthes connus. Elle permettrait en effet d'expliquer bien des fois ne serait-ce que des détails de la topographie dont on ne trouve pas toujours l'information

dans le texte lui-même. Il est vrai que, parmi les cartes, il y en a une qui présente un caractère semblable (*General Map*), mais dans sa forme actuelle on ne peut dire qu'elle remplisse cette condition.

Pour mettre un point final à ces quelques réflexions et remarques, il faut espérer que les savants qui s'intéressent à ce sujet ne devront pas attendre très longtemps la suite des matériaux archéologiques de la plaine de Gurgan et qu'ils pourront en faire leur profit dans une langue et une édition aussi aisément accessible que celle dont nous avons parlé.

Edward Dąbrowa

Jean Deloche, *Les ponts anciens de l'Inde* [= Publications de l'École Française d'Extrême-Orient, Vol. XCIII], Paris 1973, 90 pages, 11 plates.

Before entering into the matter of this publication, two elements of its title need, it seems, some comment. Thus, the author speaking about the "ponts anciens" means not only the old constructions of different periods, preserved in a worse or better state in diverse regions of India, but also other ones, erected more or less recently, though in a traditional mode and fashion, as it still happens in the Himalayas. Besides, the expression "Inde" is considered here in its *sensu largissimo*, i.e. embracing the whole Indian subcontinent, also including the Himalayan zone.

That very important pioneer-study<sup>1</sup>, according to the intention of its Author, constitutes one of the preliminary stages in the elaboration of a more ambitious work treating comprehensively several aspects of the communication in the ancient and medieval India<sup>2</sup>.

Deloche, taking advantage of the fact that the initial classification of the discussed bridges which follows a technical criterion almost completely overlaps with that which is based on their geographical distribution, divides these constructions into two groups. So, in the first one he includes the bridges built either from stones or bricks, and encountered mainly in the Indian Peninsula and the North Indian plains, whereas to the second one those constructed from diverse kinds of cables and woods, and prevailing in the Himalayas. However, that classification, anticipate in an introductory note and discussed in details in two respective chapters, is not so consistently reflected in their titles, based on different criteria, as the first of them is entitled "Les ponts de pierre et de brique", while the second one "Les ponts Himalayens du versant Indien".

As the beginning of the first chapter the Author brings attention to the great obstacles that the rivers of India have caused to the communication, what sometimes has not been without serious political consequences. He thinks here, of course, of the



routes which, linking the northern and southern peripheries of that subcontinent, had to cross the main Indian fluvial arteries. These difficulties have been overcome, as pointed out by Deloche, in every possible way, thus on the broader waters with the help of some primitive means of navigation and temporary bridges of boats bound together, on the smaller rivers and streams by using even bamboo sticks, tree trunks or simple scaffoldings. Nevertheless, the permanent so-called pakkā bridges, built with stones and bricks, have been, as indicated by him, comparatively not numerous and constructed only in the privileged regions, and so they did not play a great role in communication. Besides, many of them have been destroyed either by the overflowing waters or by men, others yet mutilated or transformed. Further, Deloche is calling attention to the fact that complete inventory of all these bridges is not an easy task, as the relevant documentation is dispersed in diverse written sources, like reports of the European travellers, official Muslim chronicles, memoirs of the emperors, gazetteers of the particular districts, publications of the archaeological service and articles in scientific periodicals. He closes these introductory remarks stating that the classification of bridges of the above mentioned category is also difficult. In any case, for diverse reasons, they cannot be, according to him, divided into the "Hindu" and "Muslim", first of all because the latter frequently followed the local conservative fashion of the former ones, as it was the case with some bridges from Mysore, Bihar and Bengal. Thus, in an attempt of an initial classification, he admits a technical criterion and, depending on the application or not of the archs, distinguishes two types of these monuments.

Beginning his review with the bridges without archs. Deloche states that it is not possible to indicate any ancient monument of that kind, with the exception of some remains of masonry and wooden scaffolding, from Patna, dated for the Mauryan period. However, after his opinion, this particular kind of structures could serve a long time, and probably the first stone bridges, introduced at an undetermined yet period, were their imitation. He also emphasizes that these new constructions were built following the principles of Hindu architecture, promoting, among others, the horizontal forms and ignoring the archs. In a further, more detailed classification Deloche already combines the technical criterion with the geographical one. Thus, he distinguishes several subgroups of the discussed monuments. To the first three categories reported by him belong stone bridges: (1) from Deccan - occurring mainly in Mysore - based on pillars; (2) from Assam - to be found in the Khasia and Jaintia Hills as well as in the Gauhati environs - reposing on the columns or other supports; and (3) from Orissa, with the false archs. Unexpectedly, as the fourth subgroup Deloche mentions some ancient bridges from Bengal - probably confined to that province in the pre-Muslim times - built of bricks and already applying certain kind of an arch. It seems that it would be more consistent to discuss them together with the next group of the reviewed bridges.

As regards the bridges with archs, we first learn that most of the known structures of that type originate from the Mughal times, that their form varies according to the character of the given river and the pattern of the regional architecture, and that beyond the eastern part of India they are built usually of stones. Deloche complains also that the bulk of these monuments - due to the lack of inscriptions and local traditions - is anonymous, and, though worthy of gaining a remarkable place in the history of the Mughal art, it is almost unknown to the specialists. The only example he gives of a more precise reference concerns the bridge of Jaunpur, built at the order of Akbar. Analysing further the construction of these bridges Deloche points out that their particularly thick piers, grounded in special pits, continue the old Hindu tradition. In connection with this, he also indicates that such pillars, though having some advantages, caused that the bridges of that type were often endangered during the floods. Besides, he proves that insufficient technical training of the constructors of these bridges, both Hindu and Muslim, who, according to his opinion, were rather architects than engineers, as well as a lack of necessary resources, were sometimes giving other negative results. For example, he mentions some bridges located with no regard to the shiftings of riverbeds and some other ones which for decades could not be finished.

At last, Deloche, summing up all information on the geographical position of the particular bridges of the above mentioned types (see also: sketch maps on fig. 1), finds some regularities in the distribution of these constructions. Thus, in the western and southern parts of India they are usually built as the entrance of the old regional urban centres, in some northern regions of India they are grouped around the ancient capitals, while others yet are situated on the ancient highways that run, for instance, in diverse directions from Agra and Jaunpur or, one of them, link the Ganges plain with Orissa.

Taking all this into consideration Deloche remarks that we should not exaggerate the importance of these constructions, which, with the exception of those from the region of Jaunpur and from Orissa, did not play a great role in communication depending essentially on fords and ferries. After emphasizing, however, a provisional character of the present survey, which cannot be complete and which is based on data of a very unequal value, Deloche concludes: "De toute façon, en dépit de ses imperfections, cette étude montre que les ponts indiens méritent d'avoir une place dans l'histoire générale des Techniques, et aussi dans l'histoire de l'Art".

At the end of the first chapter we find a systematic review giving location and, as far as it was possible, documentation, time of construction and some descriptive data for all bridges of the above discussed categories he considered. In that schedule they are specified six separate groups, i. e. bridges encountered: (I) to the south of Narmada; (II) in Orissa, on the way from Jagannath to Puri; (III) in Bengal and Assam; (IV) in Bi-

har, on the track running along the banks of Ganges; (V) in Uttar Pradesh; (VI) in western India (including also those from Kashmir). Further classification into subgroups follows a similar, more or less freely conceived geographical criterion. The only exception here concerns the bridges occurring beyond Narmada in Deccan, which have been divided into those reposing on pillars and those of other structure, including even two wooden construction from Masulipatam.

Commencing the second chapter, Deloche emphasizes that the Himalayan rivers, due to the irregularities of their profiles, changing features of their banks and rapid current in their upper courses, have posed special problems for the communication. He further remarks that the aboriginal peoples since the times immemorial have perfectly adapted themselves to these conditions, constructing diverse bridges, which inspite their fragility, have played a comparatively more important role in the communication than the few bridges of masonry from the Indian plains. On the other hand, not durable materials used for setting up all Himalayan bridges of that traditional type, have caused, as pointed out by Deloche, that these constructions had to be repaired from time to time or even wholly reconstructed. Thus, we can speak here only about the permanence of the ancient techniques which survived in that zone up to the present time. For that reason, he remarks, the archaeology cannot supply any testimony and we solely have some incidental references to that way of crossing the rivers in some local chronicles, Mughal annals and, since the 17<sup>th</sup> century, in the European sources, first in the relations of travellers, while later on also in some surveys and scientific reports. Deloche taking into regard the technical aspect, separately discusses all kinds of hanging constructions and then separately the statical wooden bridges.

As concerns the so-called suspension bridges and cables for going and returning, Deloche indicates that their basic elements depend mostly on the environs. Thus, they used to be obtained from fibres of different plants (e.g. birch, willow and several other species in the West Himalayas; bamboo and rattanpalm in the East Himalayas), while locally prepared even from the hair or skin of certain animals (yak on Upper Sutlej; buffalo, horse and goat in West Kashmir). He also roughly determines particular regions where one or another of these materials have been mostly used.

In the succeeding review, two types of rope constructions from the West Himalayas are first discussed. They are described in separate section, headed respectively *jhūlā* and *chīnkā*, according to the names generally used for these constructions in Kashmir, Punjab and Upper Ganga Valley. The former type, i.e. suspension bridges with basic structure formed by three lines, connected in intervals by some supports or other links, after Deloche's survey are found from Ladak up to Kumaon, but prevail in the Upper Indus and Jhelum valleys; the latter one, i.e. suspension cables with various arrangements for go-

ing and returning are registered from Kashmir up to West Nepal, but predominate in the Sutlej valley. Having in view that distribution Deloche concludes that the occurrence of one or another type of the above mentioned constructions does not depend only on natural conditions but also on local traditions and other factors.

In the next part of that chapter, inspite the heading announcing solely the rattan- and bamboo-bridges from the East Himalayas, some other constructions from Assam to the south of Brahmaputra are also considered. Thus, from amongs the suspension bridges of the above mentioned type, attested from the East Nepal up to the borders with Burma, Deloche indicates first simple specimens based on two parallel cables and well known from Sikkim; their more sophisticated variants to be found in Bhutan, but also in the Khasia and Naga Hills; and still more complicated tubular constructions<sup>3</sup>, common within the N. E. F. A.<sup>4</sup> territory. Moreover, he mentions the so-called "living bridges" from the Khasia Hills in which the roots of a single rubberplant or two such trees growing on the opposite banks of a stream have been utilized. As to the suspension cables, Deloche emphasizes that in the eastern part of the Himalayas they have been signalled only for Bhutan. However, we should point here out a similar arrangement testified by E. C. Young in 1907 for the Mishmi Hills<sup>5</sup>.

Afterwards, some technical problems concerning all above mentioned Himalayan bridges, thus, certain aspects of their construction and dimensions as well as their durability and ways of utilization, are comparatively juxtaposed.

At last, a separate section is devoted by Deloche to a still another type of suspension bridges, i.e. those suspended on iron chains. He indicates that several reports since the 18<sup>th</sup> century attest them for its central and eastern parts, whereas some toponyms suggest that they have been once constructed also in the western part of the Himalayan zone. Besides, following the relation of S. Turner of the 1800, Deloche gives a short description of two such constructions from Bhutan, where according to his opinion they must have been most common, the oldest known being possibly erected in the 15<sup>th</sup> century.

Finally, taking into regard all types of the Himalayan suspension bridges, Deloche remarks that they have been set everywhere, where for diverse reasons it was not possible to build the bridges from wood.

As regards the wooden bridges, Deloche emphasizes that a vast area in the Himalayan zone abounds in good materials supplied by deodar, sissoo and sal trees etc.

The simplest, temporary constructions, he considers, are single trunks, two or three deals juxtaposed and bundles of bamboo sticks, thrown over the streams at a low height. For the first two categories he gives some examples from the West Himalayas<sup>6</sup>, for the third one an example from Sikkim.

More complicated and durable among the wooden bridges he discusses, are diverse constructions based on the applicat-



ion of cantilevers. That type of bridges, which he designates as saṅga after their name current in the mountains of the North-West India is widespread along the Himalayan chain. However, the most solid, elaborated and refined monuments - usually equipped with characteristic roofed towers - according to Deloche's survey are attested only in Bhutan, where, for instance, the bridge of Vāṅgḍu Phodraṅ might have originated from the early 17<sup>th</sup> century.

Quite another type of bridges, surveyed separately, is represented by wooden structures reposing on piers, built mainly from the deodar beams, forming a kind of scaffolding. They are mainly known from Kashmir, where, as indicated by Deloche, thirteen such bridges, called locally kadal, were still attested in some written sources of the second half of the 19<sup>th</sup> century. He further adds that some of them originated in the 14<sup>th</sup> and 15<sup>th</sup> centuries, though they have been later on repaired or probably even rebuilt. Anyhow, these constructions exhibit, according to him, high qualities and particular properties versus those of masonry, as concerns their durability against the water pressure during the inundations.

His review of diverse types of the Himalayan bridges Deloche closes by some general remarks on their role, emphasizing a particular importance of such constructions for the communication in Kashmir as well as a privileged situation in that respect of the Upper Sulej and Bhutanese valleys.

In the final conclusion Deloche points out that the present state of documentation is insufficient for checking a possible transmission of the bridge erection techniques between the Himalayan zone and the adjacent territories of the Indian subcontinent and Central Asia. According to him, in that stage of investigation we are authorized only to some remarks concerning the chronology and geographical position of the above discussed bridges. Thus, after his opinion, the old inscriptions, revealed in the West Himalayas in the vicinity of some rope- and wooden-bridges, may suggest that in many regions of that area such structures have been erected since very ancient times. Instead, taking into regard the distribution of bridges suspended on iron chains and those constructed with ropes, rattan-cables and bamboos as well as saṅga and kadal types of Wooden bridges, Deloche indicates that the whole mountainous area, including the Himalayas as well as the high-lands of Tibet and West China forms, in that respect, a kind of unity.

Supplementary foot-notes with much additional information on bridges, side by side with the bibliographical references, are adjoined to many places in the text. We also find 20 illustrations, scattered inside the text or filling the whole pages. They contain 29 sketches of diverse types of bridges and 13 designs of their particular elements, cross-sections and horizontal projections as well as 4 sketch maps and 2 plans showing the location of some types of bridges, while 2 simplified maps give orientation in the western and eastern Himalayan areas. Besides, 11 plates on a

glossy paper are added at the end of the publications. They contain 44 photographs showing all types of bridges discussed in the text. Most of them (26) are taken from nature, others are reproductions of drawings (10), engravings (7) and of one water-colour. Finally, a bibliography enumerating 77 titles for the first chapter and 74 titles for the second chapter as well as an index of geographical names are appended.

Summing up, the here discussed publication of Deloche is of great value both for a carefully collected and presented documentation and for its keen interpretation. And that value is not in the least degree affected by a few remarks mentioned above that merely concern some formal aspects.

Tomasz Marszewski

## NOTES

<sup>1</sup> It may be here remarked that scientific surveys of bridges, being the remnants of one or another of the old Asiatic civilizations, are rare in general, the work of Sir Aurel Stein, Old Routes of Western Iran (London 1940), where some monuments of that kind are also described (see: pp. 15/16, 48/49, 71/72), being one of a few examples.

<sup>2</sup> Another study in that domain is presented in: Jean Deloche, Recherches sur les routes de l'Inde au temps des Mogois (Étude critique des sources) [= Publications de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, Vol. LVIII], Paris 1968; cf. a review of that publication by T. Marszewski in "Folia Orientalia", Vol. XII, 1971, pp. 369-374.

<sup>3</sup> Besides the documentation considered by Deloche, we may indicate that detailed description of one of the longer construction of that type is to be found in a report: Native Suspension Bridge over the Dihong ("The Geographical Journal", Vol. XL, No 2, August 1912, pp. 213-214), based on the relation of Captain J. S. O'Neil. See also: Sachin Roy, Aspects of Padam-Minyong Culture, Shillong (North-East Frontier Agency) 1960, pp. 20-23 and photographs (a, b) after the p. 22.

<sup>4</sup> Abbreviation of the North-East Frontier Agency (present Arunachal Pradesh), a territory embracing the northern and north-eastern divisions of Assam in a historical, broad sense of that term.

<sup>5</sup> See: J. P. Mills, The Mishmis of the Lohit Valley, Assam, "The Journal of the Royal Anthropological Institute of Great Britain and Ireland", Vol. LXXXII, Part I, 1952, p. 5.

<sup>6</sup> We may add here that the felled trees or logs used in that way were attested too for the border of the Mishmi Hills and South-East Tibet. See: F. M. Bailey, Journey through a portion of South-Eastern Tibet and the Mishmi Hills, "The Geographical Journal", Vol. XXXIX, No 4, April 1912, pp. 340, 346.

Victoria Arnold-Döben, Die Bildersprache des Manichäismus. [Arbeitsmaterialien zur Religionsgeschichte, hrsg. von Hans-Joachim Klimkeit. 3. Religionswissenschaftliches Seminar des Universität Bonn 1978. Als Manuskript veröffentlicht]. Köln 1978, in Kommission bei E. J. Brill, 80, S. 184.

Wissenschaftliches Forschen nach dem Manichäismus wird hauptsächlich von den Religionsgeschichtlern geführt, die sich als Ziel die genaue Darstellung der Doktrin, ihrer Quellen und Bestandteile setzen oder von den Philologen, die sich für die Sprachen der manichäischen, bis zu unserer Zeit bewahrten Schriften interessieren. Es war bislang einen Mangel an den bedeutenden Darstellungsproben der Ausdrucksmittel zu sehen, mit Hilfe deren jene Ideen zum Ausdruck gebracht und propagiert worden waren. Diese Lücke in den Forschungen des manichäischen Erbes füllt zur Zeit die Arbeit von Victoria Arnold-Döben, die unter Leitung des Professors Dr. Hans-Joachim Klimkeit an der Universität in Bonn als eine zur Erlangung des Magistergrades nötige Arbeit geschrieben worden ist.

Für ein auffallendes Merkmal des manichäischen Literaturgutes, unabhängig von der geographischen Breite, auf der es entstanden ist, hält die Verfasserin die Bildhaftigkeit seiner Sprache. Unter dem Begriff "Bildersprache" versteht sie diesem Terminus untergeordnete Symbole, Metaphern, Allegorien, Gleichnisse und Parabeln, die von Manichäern als Ausdrucksmittel zum Übermitteln der bestimmten Inhalte gebraucht worden sind. (Einleitung, S. 3). Auf der Grundlage der entsprechend angeführten Zitate stellt die Verfasserin diese Ausdrucksmittel in drei Abschnitten - von verschiedener Grösse - dar: Bilder des kosmologischen und anthropologischen Bereichs (S. 7-107), Bilder des soteriologischen Bereichs (S. 108-170) und Bilder des zentralen kultischen Bereichs: Das Bema (S. 171-177). In diesen drei nacheinander folgenden Abschnitten werden die einzelnen Bilder besprochen, unter der Anführung der entsprechenden, aus den vorhandenen (deutschen und englischen) Übersetzungen stammenden Zitate von den bedeutendsten manichäischen Werken (*Kephalaia*, *Manichäische Homilien*, *A Manichaean Psalm-Book* usw.). Jedes registrierte Bild behandelt man in einem von den drei genannten Abschnitten und wenn es möglich sei, weist man auch auf seine Herkunft und Bedeutung hin, die es in der Lehre der Manichäer gehabt hat.

Die grösste Zahl der Bilder und ihrer Variante hat die Verfasserin im Bereich der Kosmologie und der manichäischen Anthropologie festgestellt. Hier gehören Bilder vom Baum (mit zahlreichen Varianten), wie der Baum als Bild für die beiden Reiche, d. h. für die Reiche des Guten und des Bösen, der Baum der Erkenntnis, der Baum als Träger der psychologischen Eigenschaften, das Bild von der Axt am Baum usw., das berühmte Bild von der Perle und dem Schatz, das Bild vom Bräutigam und der Braut, das Bild vom Kämpfer, vom Jäger und schliesslich das Bild vom Arzt und Kranken.

Die andere Gruppe der Bilder betrifft die Soteriologie. Hier finden wir das Bild vom Lichtkreuz, das Bild der Fremdheit und der Heimat, des Schlafes und des Todes, der Verrücktheit und der Blindheit, des Gefangenseins, das Bild vom Alten und Neuen Menschen, von den beiden Wegen, vom Tor oder der Tür, von den Musikinstrumenten, von der Quelle und dem Brunnen, von der Sonne und dem Neuen Tag, vom Kleid, Diadem, Kranz und Krone, das Bild des Rufes und der Antwort und endlich Bilder für Sonne und Mond.

Bescheiden, wenn es sich um die Bildhaftigkeit der Sprache handelt, wird das Bema-Fest dargestellt: hier bespricht man Bilder von Bema: das Bema als Thron Manis, das Bema als Richterstuhl Manis und das Bema als Zeichen des Grossen Richters.

Viele von diesen sprachlichen Bildern stammen aus der biblischen Literatur, vor allem aber aus dem Evangelium, aus den ausserkanonischen christlichen Schriften und aus den gnostischen Schriften, aus der buddhistischen Literatur, wie auch aus dem weiten Kreis der indischen und iranischen Kultur.

Das Übergewicht der die Kosmologie und Anthropologie als auch die Soteriologie betreffenden Bilder über die mit den manichäischen Ritten verbundenen Bilder lässt sich durch die Art der Quellen erklären, die der Verfasserin zur Verfügung gestellt werden, das sind nämlich vor allem die dogmatischen und homiletischen Schriften und Gebete, in welche Bilder des ersten und zweiten Bereichs häufiger eindringen, als Bilder des dritten.

Vieler Forscher Ansicht nach strebte Mani zweckmässig nach dem Schaffen des synkretischen Systems und übernahm er gern die in anderen Religionen auftretende Motive, indem er sie in seine Lehre über *dō būn* - d. h. über zwei Grundsätze - das Gute und das Böse einschloss und den entsprechenden Entlehnungen enge dualistische Färbung verlieh. Dies musste auch in der Sprache ausgeprägt werden und wurde wirklich darin zum Ausdruck gebracht.

Die grosse Zahl der Bilder der neutestamentlichen oder weiter der christlichen Herkunft, die von Victoria Arnold-Döben in den Denkmälern der manichäischen Literatur geforscht worden sind, lässt sich leicht dadurch erklären, dass der Kern dieses Literaturgutes im Bereich des sog. westlichen Manichäismus entstanden ist. Ich bin davon überzeugt, dass unsere Vorstellungen in dieser Hinsicht verändert werden, wenn das östlich-manichäische Schrifttum besser bewahrt würde.

Das Register der sprachlichen Bilder, die in der Arbeit von Frau Arnold-Döben dargestellt wird, ist sicher nicht völlig. Es kann aber als Ausgangspunkt für die weiteren in diesem Bereich unternommenen Forschungen dienen. Schon diese kurze einführende Synthese lässt uns aber, sich darüber anerkennend äussern.

Józef Reczek



Sammlung türkischer Redensarten von Bedriye Atsız und Hans-Joachim Kissling, Wiesbaden 1974, Otto Harrassowitz, 8°, 186 SS.

Die türkische sprachwissenschaftliche Literatur verfügt über ziemlich zahlreiche Wörterbücher der Sprichwörter, idiomatischer Wendungen und Phraseologismen. Hier kann man einige davon erwähnen. Sadı Kırımlı, Atalar sözü (1939), Türkçe tabirler sözlüğü (1943) Mustafa Nihat Özön, Türk atasözleri ve deyimleri (1952), Feridun Fazıl Tülbentçi, Türk atasözleri ve deyimleri (1963), Omer Asım Aksoy, Atasözleri ve deyimleri (1965), Kemal Eyuboğlu, Atasözler ve deyimler, Sabahat Emir, Deyimler sözlüğü (1977), H. Fethi Gözler, Büyük deyimler sözlüğü (1975), Y. Ziya Bahadınli, Türkçe deyimler sözlüğü (1971). Doch das hier zu besprechende Buch nimmt eine besondere Stelle als erste zweisprachige systematische Zusammenstellung der idiomatischen Wendungen des Türkischen.

Inwieweit die türkische Phraseologie reich ist, kann man aus den unten angeführten Beispielen sehen. Es sei mir gestattet einige idiomatische Wendungen mit dem Wort ağız 'Mund' anzugeben, die im angezeigten Buch nicht berücksichtigt worden.

ağız dağılmak 'verfluchen',  
ağız kokusu dinlemek 'getadelt werden',  
ağız ucuyula 'nachlässig sprechen',  
ağız vermek 'Rat geben',  
ağıza düşmek 'ins Gerede kommen',  
ağızda dolaşmak 'das Objekt der Gerüchte sein',  
ağızdan kapmak 'das Geheimnis herausbringen',  
ağızdan konuşma 'mündliche Unterhaltung',  
ağızı boş 'indiskret',  
ağızı burnu birbirine karışmak 'eine Taktlosigkeit begehen',  
ağızı gevşek 'indiskret',  
ağızı köpürmek 'wütend sein',  
ağızı varmak 'frech sprechen',  
ağızına burnuna buluşturmak 'beschmutzen den Mund und die Nase',  
ağızında ayran durmaz 'er kann nicht bei sich erhalten',  
ağızından lâkırdı söz kaçırmak 'eine Taktlosigkeit begehen, das Geheimnis verraten',  
ağızının içine girmek 'zum Gesellschafter sich nähern',  
ağızının kalayını vermek 'schelten',  
ağızının perhizi yok 'andauernd schwatzen',  
ağızının tadı bozulmak 'Ruhe verlieren'.

Dieses Handbuch ist ein wertvoller und nützlicher Beitrag zur Erlernung der reichen Phraseologie im Türkischen.

Włodzimierz Zajączkowski

Josef al-Gamil: Toledot ha-Qarait (Geschichte der Karaimen), Bd I, Ramla 1979, Verlag des karaimischen religiösen Verbandes in Israel, 8°, 343 S.

Das hier zu besprechende Werk ist die erste Bearbeitung der allgemeinen Geschichte der Karaimen, weil bisherige Arbeiten nur einzige Zentren berücksichtigt, wie z. B. Ankori Zwi, Karaites in Byzantium (1959) und Ananiasz Zajączkowski, Karaims in Poland (1961).

Das Werk beginnt mit der Darstellung der Geschichte der biblischen Patriarchen und der Entstehung des Götzenkultus. Danach kommt die Epoche von Zion und die Herrschaft der Hasmonäerdynastie. Dann wird der Aufstand der Makkabäer und die Zerstörung des Tempels geschildert. Weiter wurde die Bildung des Judentums nach der Zerstörung des Tempels beschrieben. Der nächste Abschnitt behandelt die Untersuchungen über Karaimen. Hier sind die Gelehrten wie Pinsker, Mahler, Ankori Zwi und Mordechai Sultanski erwähnt. Dann folgen die Angaben über die karaimischen Anführer und zwar Anan ha-Nasi mit seinem "Gesetzbuch", Benjamin Nehawendi, Daniel al-Qumisi.

Ein besonderer Abschnitt ist für die Schilderung der ökonomischen und sozialen Verhältnisse des Israeliten im Mittelalter gewidmet. Ebenso ist das Leben der Karaimen in Israel in IX-XI Jh. dargestellt. Dann wird der Untergang der karaimischen Zentren im Heiligen Lande geschildert. Es sind auch die Meinungsstreite zwischen Karaimen und Saadia Gaon über die religiösen Grundlagen berücksichtigt. Weiter wird das Leben der Karaimen in Byzanz und die Tätigkeit ihrer Gelehrten behandelt. Hier finden wir die Angaben über die Persönlichkeit von Bašjači und über rege Wissenschaftsbewegung. Die nächsten Abschnitte belehren über die Geschichte der Karaimen in Ägypten mit besonderer Berücksichtigung des XX Jahrhunderts und die Tätigkeit der karaimischen Gelehrten sowie der Jugendbewegung in diesem Lande. Ebenso sind die Beziehungen der Karaimen mit den Juden in Ägypten und das Verhalten der ägyptischen Behörden zu den Karaimen vorgestellt.

Dann ist auch die Geschichte der Karaimen in Osteuropa berücksichtigt und zwar finden wir die Angaben über das Chasarenkaganat und die karaimischen Siedlungen in Litauen mit Zentrum in Troki, wo die Gelehrten Isaak ha-Troki, Abraham ben Jošijahu, Zarach ben Natan, Šelomo ben Aharon tätig waren, erwähnt. Besonders behandelt man die karaimischen Ansiedlungen in Russland mit dem Hauptzentrum in der Krim. Ein spezieller Abschnitt bespricht die Tätigkeit des verdienten karaimischen Archäologen Abraham Firkowicz. Viel Aufmerksamkeit widmet der Verfasser der Schilderung der Entwicklung der karaimischen Gemeinden in Israel. Er beschäftigt sich mit dem Problem des politischen Kampfes um die Anerkennung der Organisationsstruktur. Dies steht im Zusammenhang mit dem nächsten Abschnitt, wo die Personen- und Gesetze der Karaimen in Israel geschildert werden.

Eine wertvolle Ergänzung der Abhandlung bilden die Annexe, die die Korrespondenz betreffs der Geschichte der Karaimen in Israel und die Entscheidungen der geistlichen Verwaltung enthalten.

Die Arbeit ist mit den Bildern versorgt. Wir finden hier die Photos der karaimischen Gelehrten, Tempel und Bilder aus dem karaimischen Leben.

Der Verfasser hat umfangreiche Materialien gesammelt, dank dem sein Werk einen wertvollen Einsatz zur Untersuchung der karaimischen Geschichte bildet.

Mit einem lebhaften Interesse sehen wir nunmehr dem Erscheinen der weiteren Bände von diesem inhaltvollen Werke entgegen.

Włodzimierz Zajaczkowski

Erich Prokosch, Studien zur Grammatik des Osmanisch-Türkischen unter besonderer Berücksichtigung des Vulgärosmänisch-Türkischen, Freiburg 1980, Klaus Schwarz Verlag, 8<sup>o</sup>, S. IX + 267, [Studien zur Sprache, Geschichte und Kultur der Türk-völker, Band 2].

Der Klaus-Schwarz-Verlag in Freiburg, der bisher die "Islamkundliche Untersuchungen" betitelte Reihe der orientalistischen Werke heraus gegeben hatte, entschloß sich 1980, eine neue, diesmal rein turkologische Bücherreihe zu veröffentlichen. Diese "Studien zur Sprache, Geschichte und Kultur der Türk-völker" (SSGKT) betitelte Serie wird vom ungarischen Turkologen Prof. Georg Hazai herausgegeben. In diesem Jahr erschienen im Rahmen der Serie zwei Werke: "Der Dichter Karaca Oğlan. Studien zur türkischen Liebeslyrik" (738 Seiten) von Klaus-Detlef Wagnig und "Studien" von Erich Prokosch.

"Studien" von Prokosch stellen, wie der Autor in der Einleitung schreibt, eine erweiterte Fassung seiner Habilitationsschrift dar. Sie enthalten die Einleitung (S. 1-7), 32 Kapitel (S. 8-214), das Literaturverzeichnis (S. 215-231), Bemerkungen zu einigen Texten der Primärliteratur (S. 232-236), den Anhang (S. 237-245), die Addenda (S. 247-257) und den morphologischen und Sachindex (S. 259-267). Das ganze Werk ist in 34 Kapitel gegliedert. Nicht fortlaufend nummeriert sind der Anhang, die Addenda und der Index.

Der Verfasser beschäftigte sich mit ausgewählten Fragen der osmanischen Syntax im Zeitraum vom 17. bis zum 20. Jahrhundert. Seine Betrachtungen bereicherte Prokosch um die in der arabischen Schrift geschriebenen, transkribierten und ins Deutsche übersetzten Zitate. Der Autor verwendet - wie er selbst berichtet - das Transkriptionssystem der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft, wobei er aber zwei Ausnahmen macht: "Das Şağır Nün wurde mit dem Zeichen  $\eta$  wiedergegeben und

über dem Zeichen  $\iota$  unterließ die Setzung des kleinen Kreises" (S. 9). Die beiden Veränderungen sind durch technische Gründe verursacht.

Das erste Kapitel des Werkes stellt die Einleitung dar, das zweite ist nicht der Syntax, sondern der Phonetik gewidmet, was aus der Tatsache hervorgeht, daß E. Prokosch seine Forschung unter anderem auch an den mit der Umgangssprache und regelwidrigen Orthographie geschriebenen Texten durchführte. Die von den Autoren dieser Texte begangenen Fehler ermöglichen, eine genauere Vorstellung von der osmanischen Aussprache zu gewinnen.

Unter den Bemerkungen zu den Abweichungen von den Regeln der Vokalharmonie (S. 14) ist es auffallend, daß sich Prokosch bei der arabischen Aufzeichnung "wyrldwğy", die als "verilduğı" oder "verilduğı" zu lesen ist, für die Ablese "verilduğı" erklärt (S. 15). Der Autor beruft sich auf Resultate der Némeths Erforschungen der heutigen west-rumelischen Dialekte, wo das Formans -diq/-diği sogar am vordervokalischen Verbstamm hinter-vokalisch bleibt, z. B. veridiği. Gegen die Ablese des Suffixes -dwğ als -duğ ist nichts einzuwenden, weil die Verwendung des -ğ die Ablese dieser Aufzeichnung als -dük unmöglich macht. Da aber Némeths Forschungen nicht an historischen osmanischen Texten, sondern an heutigen west-rumelischen Dialekten durchgeführt worden sind, bleibt das Problem ungeklärt, wie man das auslautende -y lesen soll, wie das etymologische -i oder wie das unter dem Einfluß des -u hintervokalisch gewordene -ı.

Außerdem sind in dem Kapitel "Zur Phonetik" folgende Erscheinungen dargestellt: (1) der Übergang e  $\rightarrow$  a- (die falsche Aufzeichnung 'tnk (S. 9-10) für ätmäk statt 'ytnk für etmäk); (2) Erscheinen der Labialharmonie im 17. Jh.; (3) zweiförmige Suffixe mit -ü/-u-; (4) Konsonantenveränderungen (t/d  $\rightarrow$  z, b  $\rightarrow$  p, p  $\rightarrow$  b); (5) der Wandel von "η" zu "n"; (6) Metathesis (anlı statt alnı "seine Stirn"). Bedauerlicherweise sind nicht alle Kapitel mit einem ausführlichen Kommentar versehen, stellenweise bleibt er sogar völlig aus, z. B. das Unterkapitel 2.2.2. "Metathesis" (S. 17) enthält nur den Satz: "Gelegentlich findet sich auch Metathesis" und das Beispiel: anlı statt alnı "seine Stirn". Die Bemerkung zu Kapiteln, in denen sich der Autor mit dem bloßen Aufzählen der Beispiele zufriedengibt, betrifft auch weitere Teile des Werkes (siehe z. B. SS. 68-73). Diese Tatsache ist für den Leser um so verwunderlicher, als Prokosch in der Regel einen ausführlichen und übersichtlichen Kommentar bietet.

In den anderen Kapiteln werden folgende Probleme besprochen: 3. Kapitel: Gebrauch der Pronomina (Personal-, Possessiv-, Demonstrativpronomina und das emphatische Pronomen "hōd"); 4. Kapitel: Gebrauch der Numeralia (Kardinalia und unbestimmte Numeralia); 5. Kapitel: Gebrauch der Postpositionen; 6. Kapitel: Nominalkonstruktionen (Genitivkonstruktionen, attributive Adjektiva); 7. Kapitel: Gebrauch der Tempora und Modi (historischer Präsens und historischer Aorist, Gebrauch der -miş-Vergangenheit,



das resultative Perfect, Gebrauch des Optativs, Imperativ, Nezes-sitiv, Potentialis und Irrealis); 8. Kapitel: Der Vollinfinitiv mit Subjekt; 9. Kapitel: Der verkürzte Infinitiv (ohne und mit Possessivsuffix); 10. Kapitel: Das Verbalnomen auf -miş; 11. Kapitel: Der substantivische Gebrauch des Optativs; 12. Kapitel: Der Gebrauch des arabischen Masdars; 13. Kapitel: Der Gebrauch der -üb-Form; 14. Kapitel: Der Gebrauch des Gerundiums auf -äräk; 15. Kapitel: Die Wiedergabe der konverbalen Funktion von Verben, die aufeinanderfolgende Handlungen ausdrücken (die -üb-Form, das Gerundium auf -äräk, der Vollinfinitiv mit "ilä", der arabische Masdar mit "ilä", das Verbalnomen auf -dik im Lokativ, das Verbalnomen auf -dik mit dem Possessivsuffix und dem Lokativsuffix); 16. Kapitel: Der Gebrauch des Gerundiums auf -i; 17. Kapitel: Der Gebrauch der Form -ingä; 18. Kapitel: Der Gebrauch der Form -mäksizin; 19. Kapitel: Der Gebrauch des Verbalnomens auf -dik; 20. Kapitel: Temporalsätze mit "-ändän şonra" und "-ändän şon"; 21. Kapitel: Modalsätze mit "ka-ännähü"; 22. Kapitel: Relativsätze nach persischer Art mit "ki" und "kim"; 23. Kapitel: Altosmanische verallgemeinernde Relativsätze mit dem (Plusquam) perfect statt des Konditionals; 24. Kapitel: Konjunktionen; 25. Kapitel: Wort- und Satzstellung; 26. Kapitel: Isolierung des natürlichen Subjekts (Anakoluth); 27. Kapitel: Setzung zweier Dativ- bzw. Akkusativobjekte statt eines Dativ- bzw. Akkusativobjekts mit Genitivattribut; 28. Kapitel: Vertauschung des arabischen Partizips und des arabischen Masdars (Anakoluth); 29. Kapitel: Syntaktische Pleonasmen; 30. Kapitel: Anakoluth des Genus; 31. Kapitel: Anakoluthische Setzung des Akkusativs in Abhängigkeit von Ausdrücken wie "ma'lūmumuzdur" in sinngemäßer Analogie zu Objekten bei Verben wie "billiriz"; 32. Kapitel: Die Tautologie.

Was die Terminologie betrifft, verläßt sich Prokosch zweimal auf die turkologische Ausbildung des Lesers, obwohl die Tatsache, daß jedes verwendete Zitat ins Deutsche übersetzt worden ist, vermuten läßt, daß der Autor seine Arbeit auch an die Nichtturkologen wendet, denen aber das Unterscheiden zwischen zwei Termini Schwierigkeiten bieten könnte. Es handelt sich um den Aorist und den verkürzten Infinitiv. Im Unterschied zu dem Indoeuropäischen ist der Aorist im Türkischen nicht mit der Vergangenheit verbunden, sondern drückt die Handlung aus, die in jeder Zeit, sowohl in der Vergangenheit, als auch in der Gegenwart oder Zukunft passieren kann (z. B. Sana ne bu akşam ne de yarin sabah gelirim). Unter dem "verkürzten Infinitiv" ist dagegen das deverbale Substantiv auf -ma/-me zu verstehen (z. B. yazmak "schreiben" - yazma "das Schreiben").

Das Werk von Prokosch ist zweifellos nützlich und interessant. Nützlich, weil Studien zur Syntax der Türk Sprachen ohne reiche Tradition sind, geschweige die zur Syntax der Umgangssprache; interessant, weil es der Autor nicht bei dem Vergleich der Syntax der osmanischen Hochsprache mit der der Umgangssprache bewenden läßt, sondern auch die einzelnen Satzkonstruktionen mit den analogen des heutigen Türkei-Türkischen

vergleicht. Prokosch schreibt zwar bescheiden in der Einleitung, daß er in notwendigen Fällen Vergleiche mit dem Altosmanischen mache, obwohl er sich vor allem mit der Syntax nach dem 16. Jh. beschäftige. Es sei aber hinzugefügt, daß seine Arbeit das Interesse auch durch die Beispiele der analogen Syntaxkonstruktionen erweckt, die sowohl in den orientalischen als auch in den nicht-orientalischen Sprachen verwendet werden. So bietet der Autor im Kapitel "Das Hendiadyoin" (S. 211-213) auch je ein Zitat aus Vergil ("Molemque et montes insuper altos imposuit") und aus Goethes "Erlkönig" ("Wer reitet so spät durch Nacht und Wind?").

Ein anderer Vorteil des Werkes sind Korrekturen der Feststellungen der Forscher vom Schlag J. Deny's (siehe Kapitel 17: "Die Form -ingä/-ingä" [...]) wird von Deny 1000 nur für dem Osmanischen sehr nahestehende Dialekte bezeugt: Deny gibt ein krimtatarisches und ein aserbaidjanisches Beispiel. Die Form kommt jedoch auch in den hier untersuchten Texten nicht selten vor, hat allerdings vielfach die Bedeutung "bis", "bis dass", die im heutigen Türkisch die Formen "-ingäyā qadar" und "-ingäyā-dāk" vermitteln.

In seiner Arbeit gebrauchte Erich Prokosch 18 Quellentexte und 4 Übersetzungen ins Deutsche, von denen drei aus seiner Hand stammen. Alle Texte sind Prosatexte, was zweifellos eine größere Sicherheit gewährt, daß die Schlüsse richtig gezogen worden sind, weil solche Elemente der Lyriksprache wie Rhythmus und Reim nicht berücksichtigt werden müßten.

Die Lektüre des Werkes von E. Prokosch ist, wie bereits gesagt, sowohl nützlich als auch interessant. Fügt man auch vertrauenerweckende Sorgfalt bei der Zitatenauswahl und die Genauigkeit der Formulierungen hinzu, so kann man nur hoffen, daß nach dieser ersten Etappe weitere umfangreiche Forschungen von Erich Prokosch entstehen.

Marek Stachowski

International Journal of Turkish Studies, Vol. 1, No. 1, Winter 1979-80, [Madison 1980, University of Wisconsin, 80, pp. 128].

1980 bekamen die Turkologen eine neue, diesmal nicht dem ganzen Orient, sondern nur den Türk völkern gewidmete Zeitschrift. Sie wird in den USA von Kemal H. Karpat (University of Wisconsin) herausgegeben. Mitglieder des Redaktionskomitees sind: F. W. Frey (American Research Institute in Turkey), H. Inalcik (University of Chicago), S. J. Shaw (University of California), und A. Tietze (Orientalisches Institut an der Universität Wien). Die Redaktion der Zeitschrift hat die Regel aufgestellt, jeden Artikel auf Englisch zu veröffentlichen. Das erste Heft besteht aus drei Seiten Vorwort (I-III) und 128 Seiten Artikel. Sowohl der Grund, warum die Zeitschrift gegründet wurde, als auch die Prinzipien und Ziele der Zeitschrift wurden im Vorwort dargelegt. Folge der

riesigen Zersplitterung der Türkvölker, unter denen nur die Anatolien-Türken ihren eigenen, unabhängigen Staat haben, ist die Tatsache, dass man die Türkei-Türken als eine einzelne, mit anderen Türkvolkern nicht verbundene Nation zu behandeln begann. Dies ist freilich ein Hindernis, den Begriff "Türkenschaft" (Turkischness) genau zu definieren. Aus verschiedensten Gründen historischen und politischen Charakters wurde bisher der Einfluss der Türkvölker auf den Gang der Weltgeschichte nicht genügend hervorgehoben.

Um diese Lücken auszufüllen, werden im "Journal" weiterhin Texte veröffentlicht, die eine präzise Definition der "Türkenschaft" ermöglichen und infolgedessen jedes beliebige türkische Volk behandeln können. Unter diesen wird aber den Seldschuken und Osmanen der Vorrang gegeben.

Ein anderes Ziel der Zeitschrift ist, Artikel zu veröffentlichen, in denen Beziehungen zwischen den Türkvolkern und ihren Nachbarnvölkern (Byzantinern, Slawen, den Völkern Nordafrikas u. a.) besprochen werden.

Um diese Ziele zu erreichen, beschloss das Redaktionskomitee, folgende Regeln einzuhalten: 1) das Kriterium der "Türkenschaft" sollen sprachliche und nicht ethnische oder religiöse Ähnlichkeiten sein; 2) es werden Forschungen aus allen Wissenschaftsgebieten berücksichtigt (The basic approach of this Journal is a broad, interdisciplinary one); 3) Forschungen über neue, unbekannte Themen wird Vorrang gegeben; 4) um eine möglichst reiche Dokumentation zusammenzustellen, sollen Materialien aus Bibliotheken und Archiven der ganzen Welt benutzt werden.

Abgesehen von der Vorrede lassen sich die Beiträge in zwei Teile teilen: den ersten, umfangreicheren bilden Artikel (SS. 1-119), den zweiten dagegen - "Documents" (SS. 120-128). Im ersten Heft der Zeitschrift wurden sieben Artikel veröffentlicht: 1. Halil Inalcik (University of Chicago), The Hub of the City: The Bedestan of Istanbul, SS. 1-12; der Artikel ist mit einigen Tabellen versehen, von denen sich eine ausser dem Haupttext befindet (SS. 13-15); ihr folgt eine Reproduktion des Textes u. d. T. Imperial Permit for the Construction of a Bedestan at Rosetta (SS. 16-17) und dessen englische Übersetzung; 2. Suraiya Faroqi (Ortodogu Teknik Üniversitesi, Ankara), Taxation and Urban Activities in Sixteenth-Century Anatolia, SS. 19-38; neben dem Text des Artikels befinden sich 8 Tabellen, eine Karte Anatoliens und zwei Diagramme (SS. 39-53); 3. Gale Stokes (Rice University, Houston, Texas), Dependency and the Rise of Nationalism in Southeast Europe, SS. 54-67; 4. Karl K. Barbir (Siena College, Loudonville, New York), From Pasha to Efendi: The Assimilation of Ottomans into Damascene Society, 1516-1783, SS. 68-81; nach dem Text steht die Liste der 32 Personen, die das von Barbir "pasha-toefendi" genannte Phänomen repräsentieren (SS. 82-83); 5. André Raymond (L'Université de Provence, Aix-en-Provence, France), The Ottoman Conquest and the Development of the Great Arab Towns, SS. 84-98; der Artikel ist mit drei Skizzen (Ottoman Cairo, Damascus, Aleppo) versehen, SS.

99-101; 6. Metin Heper, Recent Instability in Turkish Politics: End of a Monocentrist Policy?, (SS. 102-113); 7. Stanford J. Shaw (University of California, Los Angeles), Recent Catalogs and Inventories of the Coins of the Ottoman Empire and the Turkish Republic (SS. 114-117); dem Artikel folgt die Liste der 17 Kataloge (SS. 118-119).

Den letzten Teil des Heftes stellen Briefe von I. W. Redhouse an das Britische Aussenministerium dar, denen die Einleitung von Kemal H. Karpat Redhouse's Definition of Turkishness: Population and Politics in the Balkans in 1878 vorangeht (SS. 120-128).

Wie es aus der obigen Übersicht hervorgeht, fehlen in dem Heft philologische Artikel, doch die von dem Redaktionskomitee angenommenen Regeln lassen vermuten, dass diese Lücke in den nächsten Heften ausgefüllt wird und dass die neugegründete Zeitschrift den turkologischen Forschungen in der Welt einen guten Dienst erweisen wird.

Marek Stachowski

Wilhelm Eilers, Die Mundart von Gāz. Westiranische Mundarten aus der Sammlung Wilhelm Eilers, Band II, Halbband I - Texte, Halbband II - Übersetzungen, Wiesbaden 1979, Franz Steiner Verlag GMBH.

The second volume of the series of monographs on West-Iranian dialects by W. Eilers has recently been published (the first volume Die Mundart von Chunsar appeared in 1976).

The new book is devoted to the dialect of Gāz, a village situated eighteen kilometres to the north of Isphahan. Gāz is the centre of dehestān Borxār, located near a highway, on fertile land full of orchards and gardens. The main highway from Shiraz to Tehran passes nine kilometres to the west of Gāz. The number of inhabitants was ten thousand in 1954. The town lies along the old caravan route and is cited in texts as early as the tenth century (Ibn Hurdādbih) and has also been mentioned by European travellers since the seventeenth century. Local dialect has been kept up and cultivated although the geographical location and character of the village is not favourable. The dialect is limited exclusively to Gāz. The neighbouring village uses a different dialect. Eilers considers this Iranian dialect to belong to the north-western group and he has no doubts as to its coming from one of the dialects of the Median language, which were spoken in the vicinity of Isphahan (page 14). The name of Gāz is old yet the author has not managed to establish its origin. The Arabic name "gāzz" does not explain the matter either.

All the above information is taken from a long introduction in which the author gives the methods of work, defines informants, above all Yahyā Xān-e-Barōmand, who supplied not only texts (his own poetry including) but also valuable data.



Eilers included in his work a photocopy of the manuscript of Divān by the poet Darviš 'Abbās from Gaz, who died on the turn of 19th century. The text is not fully worked out, its language contains a number of characteristic features of literary Persian and poetical deformations and is inadequate to the dialect. Darviš 'Abbās's Divān was known to and partly worked out by Žukovskij (Materialy dlja izučeniia persidskich narečij, St. Petersburg 1888-1922).

Dialectal texts proper on 166 pages are:

1. tales 2. jokes 3. every day life stories 4. descriptions of occupations, professions and customs 5. examples of characteristic sentences and phrases 6. proverbs and imprecations 7. poetry.

In Eiler's book texts are preceded by the description of phonological and grammatical system of the dialect of Gaz. There might be grounds for complaining of the author's transcription especially when dialectal forms are confronted with literary Persian.

The way Eilers describes linguistic system of the Gazī dialect is unusually inspiring for the Iranian scholar. He gives rich comparative material with West-Iranian languages and modern dialects and their earlier stages of development. Here are some examples: In the Gazī dialect izafet constructions is not used (as in Turfanian texts of Middle Persian) - but it appears in Chunsārī, the Median dialect.

Gazī uses postposition "rā" which is lacking in Chunsārī. In the Gazī dialect anacoluthon constructions are commonly used being characteristic features of modern colloquial Persian as well. Accent is like in Persian. Phonological system contains many diphthongs disappearing in Persian. Prefixes be- (ba-, bi-, b-) as determinant punctualis are used as in Turfanian texts.

Already these examples provide interesting material for further investigations on West-Iranian languages and dialects located over a vast territory and have been in use for over three thousand years. Monographs on many isolated dialects may help the linguists trace back the full picture of their development.

In this way a lecture on grammar, preceded by introduction and rich bibliography greatly exceeding the framework of the subject under discussion as well as dialectal texts and Darviš 'Abbās's Divān comprise the first volume enriched by several maps and photographs.

The second volume contains German translations of the texts and an extensive glossary providing vast comparative material. An Index completes the work.

The whole two volumes are exceptionally well prepared. Slight defections (such as a mistake in conjugation of verb *to be* - page 71, or in the chapter on phonology lack of reason for the form *zūn- zūnāšt* - Persian *dānestan* - for conjugation of this verb see pages 86-87) do not depreciate the value of the work.

Its great value is undeniable. As can be seen from already published volumes the material included is of great interest not only to linguists, dialectologists but also to historians, ethnographers and literature specialists. We impatiently look forward to the future volumes. The next one will, according to the author, concern the dialect of Sīvānd near Persepolis.

Barbara Mękarska

First International Conference on Armenian Linguistics: Proceedings; edited by John A. C. Greppin: Delmar, New York 1980, Caravan Books, 246 p.

The conference was held at the University of Pennsylvania in Philadelphia on 11-14 July 1979. It was sponsored by the Society for Armenian Studies and perfectly organized by Prof. John A. C. Greppin, Cleveland State University, who also edited with great care the Proceedings in the series Anatolian and Caucasian Studies.

Seventeen papers are presented wholly, the other seven, some to be published elsewhere, are given as abstracts. The papers touch upon various problems of Armenian linguistics, synchronic and diachronic, as well as philological topics. There is also a paper presenting an instructional system for teaching Armenian. The majority of the topics are pertinent to the Classical (Old) Armenian.

The book's contents are as follows. The first text is On the Position of Armenian in the Indo-European Languages (on the Areal Characteristics of the Armenian Language) by Gevork Djahukian (p. 3-16). It is based on the author's extensive investigations of the phonetic, grammatical and lexical isoglosses and shows Greek and Indian as the languages closest to Armenian.

The problems of the relationship of Armenian with other IE languages is touched also in the paper Armenian and Indo-European written by Karl Horst Schmidt (p. 35-58). The morphological features (mediopassive in the present tense system, aorist and imperfect, instrumental singular) of Armenian, Greek, Phrygian and Indo-Iranian are compared. The analysis reveals the peculiar proximity of the four languages in prehistoric times.

Five papers study phonological questions:

- 1) Edgar C. Polomé, Armenian and the Proto-Indo-European Laryngeals (p. 17-33) where the author determines the present status of the hypothesis assuming that Armenian prevocalic initial h- can reflect a PIE laryngeal.
- 2) Frederik O. Lindeman, Indo-European and Classical Armenian: a Phonological Note (p. 59-66) explains the phonological difficulties of the Old Arm. word for "ear", accepting Hans Vogt's hypothesis about aspirated character of Old Arm. voiced stops and affricates.

- 3) Frederik Kortlandt, On the Relative Chronology of Armenian Sound Changes (p. 97-106) presents a possible chronological ordering of the main developments in the Proto-Armenian phonological system.
- 4) John A. C. Greppin, The Origin of Arm. z from IE \*gh and \*dh (p. 131-137) proves that the development of IE \*dh to Arm. z, suggested sometimes, is unlikely, the only source of Arm. z being a post-vocalic \*g'h.
- 5) Charles de Lamberterie, Échange de gutturales en arménien (abstract, p. 221-223) refers to six interesting examples of Old Arm. words revealing the alternation IE palatal:velar.

Two papers are pertinent to Old Arm. morphology:

- 1) Édouard B. Aghayan, Déclinaison en -iwn/-ean, -un/-uan de l'arménien classique (p. 139-146) explains the suffix -iwn as composed of two elements: the supporting vowel -i- and the suffix -un, going back to IE -uen/-un/-n. The declension nom. -iwn, gen. -ean is based on the vowel gradation.
- 2) Boghos L. Zekilyan, Suggestions for a Systematic Approach to the Nominal Declension System of Classical Armenian (p. 147-162) proposes a new approach to the analysis of Old Arm. nominal declension assuming a representative character of the genitive.

J. J. S. Weitenberg, Armenian Action Nouns in -st (p. 209-219) explains the suffix -st as originating from a guttural stop, ending verbal stems combined with the suffix \*-ti.

A detailed analysis of the structure of interrogative sentences in Old Armenian is presented in Martiros Minassian's paper Les phrases interrogatives en arménien classique (p. 67-96).

Dieter M. Job, Semantics in Language Comparison (abstract, p. 237-238) examines the role of inner form and linguistic relativity in constructing intermediary or étalon-languages. Some Armenian lexical entries are referred to.

The Developement of the Indo-European Ablative Case in Armenian is briefly traced (abstract, p. 245-246) by Dickran Toumajan.

James R. Russel, The Word k'ustik in Armenian (p. 107-114) examines an Iranian loan word meaning "sacerdotal cincture, zone" as a survival of Zoroastrian influence.

The Recovery of an IE Collocation by Yoël Arbeitman (p. 225-231) is an attempt at a new explanation of the Armenian leard "liver" subject to many controversies.

There are two papers relating to modern Armenian literary languages. One by Nevard A. Parnassian (Synonymy and Homonymy in the Grammatical Structure of Modern Armenian, p. 121-129; based mainly on the Eastern Armenian material) shows that the homonymy of word forms includes homonymous sets subject to certain regularities. The other deals with Western Armenian: Helen Haig, Interaction Between Aspectual Meanings and Inferential Processes in the System of Adverbial Temporal Clauses of Modern West Armenian (abstract, p. 239).

Sociolinguistic problems of the Armenian language used by emigrants are approached in two papers: Eteri G. Tumanyan, Armenian Language in Armenian Communities Abroad (Sociolinguistic Aspect), p. 115-119 and Lou Ann Matossian, The Armenian Language in America (abstract, p. 243).

Three items are connected with philological investigations: Abraham Terian, Syntactical Peculiarities in the Translations of the Hellenizing School (p. 197-207) and Edmund Schütz, Preliminary Account of a 14-th Century Armenian Vocabulary (abstract giving information on an interesting transcription of 700 Armenian words written in Arabic characters in a polyglot dictionary, p. 233). The third is Claude Cox, Linguistic Characteristics of the Armenian Translation of Deuteronomy (abstract, p. 241).

Problems of teaching Armenian are treated by Hasmig Seropian and Lawrence Z. Markosian in the paper Stanford University Armenian Language Project (p. 163-196). It presents an effort to develop a computer-based language instructional system for Western Armenian.

Some New Information on the Dialect of Polish Armenians (abstract, p. 235-236) is given by the author of the present review who states for the dialect of Kutty the developement x>h quite exceptional in Armenian dialectology.

The Proceedings reflect the increasing interest for Armenian language in many countries and are a brilliant introduction to the series of future conferences' material. Their editor is to be congratulated.

Andrzej Pisowicz

Le Monde Copte. Revue trimestrielle de la culture copte. Editeur: Pierre de Bogdanoff. Nos. 1-6, St. Soupplets 1977-1979, in 4°.

Le premier exemplaire du "Monde Copte", revue trimestrielle, contenant 64 pages, a paru au mois mars 1977. "Le Monde Copte" est une édition spécialiste rédigée par un comité, avec Pierre de Bogdanoff, fondateur et directeur responsable, à la tête. La direction de rédaction réside en France, St-Soupplets (code: 77-165), 4, rue du Général-Maunoury.

Chaque numéro contient un éditorial, des actualités, des médiations, des articles dont chacun à côté de son sujet particulier est muni d'une courte notice caractérisant son auteur. Nous y trouvons aussi la présentation "d'un Copte aujourd'hui" et à la fin du numéro, un bulletin d'abonnement.

La revue a pour le programme de base de faire connaître le monde copte, si riche de passé, si étendue dans la réalité présente; d'initier l'Occident aux trésors spirituels et artistiques du monde copte; d'étudier toutes les cultures enrichies par son antiquité; de servir de trait d'union à tous les Coptes dissémi-



nés dans les différents pays du monde: de se faire l'image de la vie quotidienne des Coptes aussi bien dans leurs patrie qu'ailleurs; de donner à l'univers matérialiste matière à réflexion et à méditation.

En principe la revue est rédigée par ses lecteurs qui suggèrent au rédacteur leurs critiques et leurs propres idées, confiant à la rédaction des études et des articles sur les sujets qui les intéressent, ainsi que des monographies et thèses. C'est le résultat de l'appel à la collaboration, qui a éveillé un écho dans les milieux les plus divers: depuis les érudits et les spécialistes jusqu'aux lecteurs avides de connaître une phase de l'histoire mondiale restée jusqu'ici dans l'ombre. "Le Monde Copte" est honoré par la présence sur ses pages de signatures les plus prestigieuses dans les sphères de coptologie, d'égyptologie, de l'histoire, de la théologie; il suffit de mentionner ici: Aziz S. Atiya, Labib Habachi, Naguib Riad, le père Matta-El-Meskyn, l'abbé Jules Leroy, Mounir Shoucri, Julio Garrido, le père Gérard Viaud, Shawki Mehani Nakhla, Rachad Mounir Shoucri, Mgr Weesa, Mgr Marcos, Mgr Athanasios, O. V. Volkoff, Ashraf Iskander Sadek, Wadie Andrawiss, Ebtissam Chafik, Abd-El-Malek, Iris Habib-El-Masri.

Nous pouvons remarquer une très grande différenciation d'articles parus dans "Le Monde Copte" mais dont le champ thématique s'élargit encore avec l'apparition de nouveau numéros. Ces articles concernent plusieurs domaines de l'histoire du peuple et de la langue copte, de l'architecture, l'art et ses trésors, du folklore ainsi que des actualités de la vie quotidienne des Coptes avec leur bagage culturel contemporain illustré par les oeuvres poétiques comme celles de Sa Sainteté Shenouda III et les autres. La revue relate aussi les plus importants moments de la vie des Coptes aujourd'hui.

Dans le N° 3, pp. 4-5, le professeur Aziz S. Atiya a présenté son projet de l'Encyclopédie Copte devant paraître en anglais et en arabe dont Sa Sainteté le Pape Shenouda III a annoncé la création au cours de la séance de fondation de l'Association Internationale Pour Les Etudes Coptes au Caire en décembre 1976. Le comité de rédaction de l'Encyclopédie compte non seulement sur la contribution des érudits coptes, mais aussi sur celle des spécialistes du monde entier. Il n'est pas intéressé par d'amples monographies sur les recherches particulières, mais demande des articles résumant des études dans un domaine donné, accompagnés d'une bibliographie appropriée, afin d'aider les savants de l'avenir à poursuivre leurs recherches.

Parmi les articles parus jusqu'à présent dans "Le Monde Copte" le plus intéressants nous semblent être: Rachad Mounir Shoucri, Vers une nouvelle optique du christianisme égyptien, N° 1, pp. 47-59: se basant sur la causerie prononcée à Québec devant les membres du laboratoire de recherches religieuses de l'Université Laval, le 26 février 1976; Shawki Mehani Nakhla, Le carbone-14 dans l'archéologie, N° 2, pp. 54-56 et N° 3, pp. 37-38: c'est un aperçu du principe théori-

que de la méthode de différentes techniques utilisées et des domaines d'utilisation du carbone-14 naturel, pour la datation des événements historiques et géologiques; Wadie Andrawiss, L'art copte, N° 2, pp. 6-11: parmi d'autres questions, l'auteur tâche de répondre si l'art copte est-il un art original; Aziz Atiya, L'oeuvre missionnaire copte des premiers temps, N° 3, pp. 24-29: c'est un extrait de son ouvrage intitulé History of Eastern Christianity, publié à Londres en 1967; L'abbé Jules Leroy, Les Fresques coptes médiévales, N° 4, pp. 19-28: l'article nous donne un aperçu des résultats du travail de dix ans sur le sauvetage des fresques des églises et des couvents égyptiens; Simon Szyzszman, Les Karaites égyptiens et leur trésor, N° 6, pp. 37-43: la description de la communauté karaites, l'une des plus anciennes et possédante de multiples traditions; Mounir Shoucri, Eglise de Saint-Marc à Alexandrie, N° 3, pp. 22-23: aperçu historique depuis sa fondation vers 64 jusqu'à nos jours.

Les dimensions limitées de ce travail nous obligent malheureusement à mentionner seulement quelques-uns, les plus intéressants à notre avis, de plusieurs articles. Nous y pouvons observer le soin de ne pas travestir la vérité, de ne pas aller contre la sincérité de l'information. Ses collaborateurs et auteurs étant concient de leur mission d'informateurs tendent à donner le reflet le plus exact des faits coptes et de la pensée Copte. "Le Monde Copte" est une revue de plus hautes valeurs popularisatrices ce qui permet de voir parmi ses lecteurs non seulement ceux qui sont professionnellement liés aux questions coptes, ni les Coptes eux-mêmes, mais aussi toute autre personne.

Maria Dacko